FABLES

CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR J. DE LA FONTAINE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
{ DURAND, rue du Foin, en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LV.

De l'Imprimerie de *CHARLES-ANTOINE JOMBERT.*

Inventé par B. Oudry terminé au bureau par N. Dupuis grassé à l'eau forte par C.N. Cochin le fils qui d'aprés les originaux, a

fait tous les traitns, conduit et dirigé tout l'ouvrage.

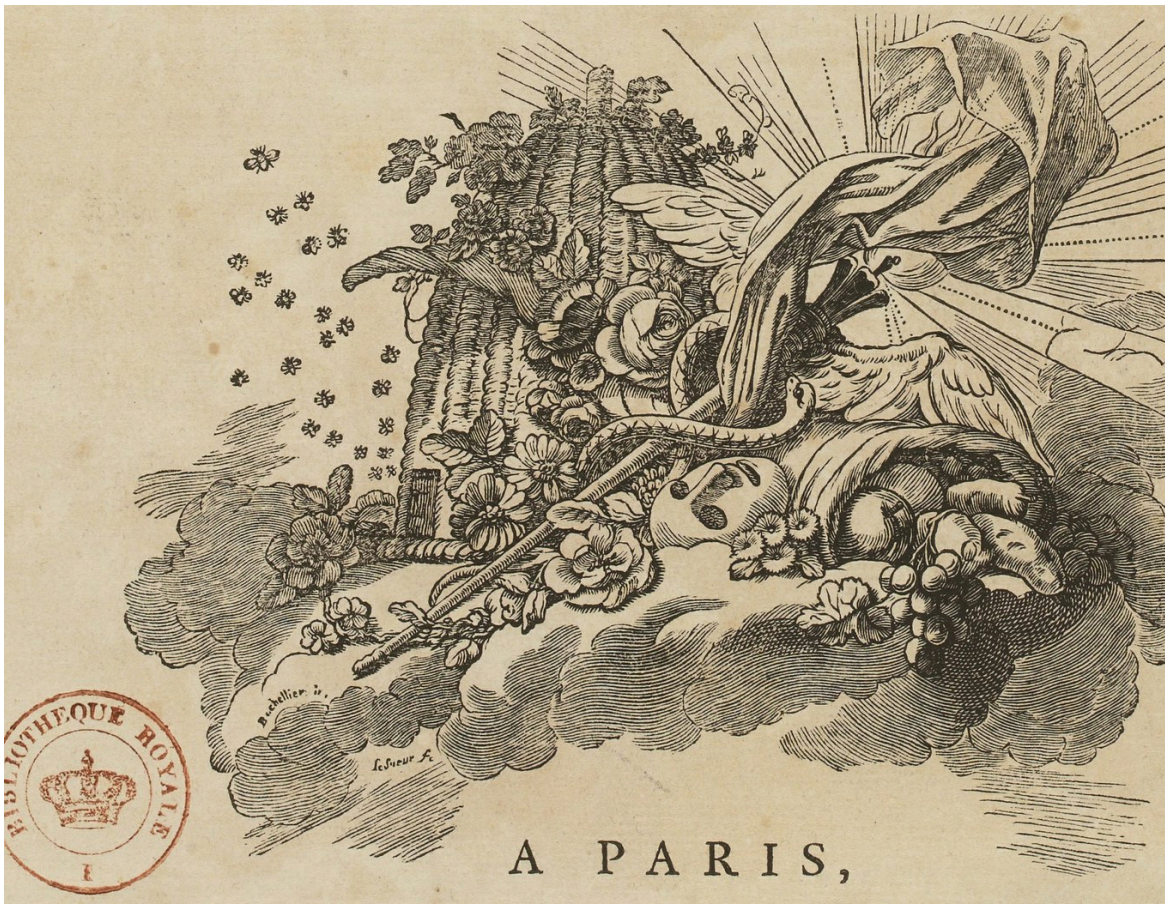
FABLES

CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR J. DE LA FONTAINE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.

DURAND, rue du Foin, en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LV.

De l’Imprimerie de *CHARLES-ANTOINE JOMBERT.*

[texte manquant]

Sire,

L'accueil que VOTRE MAJESTÉ veut bien faire à cette édition, est une fuite de la bienveillance de vos ayeux pour l'immortel La Fontaine, & des bienfaits dont il fut particulièrement honore par le Duc de Bourgogne votre Auguste Pere. II encore a ces Fables la protection de VOTRE MAJESTÉ, & l'avantage de s'embellir des grâces qu'elles reçoivent aujourd'hui de la perfection qu'ont atteint les Arts. C'est de votre regne glorieux qu'ils tiennent leur progrès & l'ardeur qui les inspire : ils devoient donc à leur tour en célébrer la gloire. Aussi l'annoncent-ils dans tout ce qu'ils font ; & tandis que vos vertus, SIRE, tracent à l'Europe le modèle déun grand Roi, les Arts enrichissent l'Univers d'une décoration nouvelle, où la postérité n'admirera pas moins les monumens du goût dr la sagacité des talens, la grandeur & la sagesse du gouvernement qui les fit éclore. Puise cette édition consacrer ainsi les preuves de mon zèle, & publier le profond respect avec lequel je suis,

SIRE,

DE VOTRE,

Le très-humble, très-obéissant
& très-fidele serviteur & sujet,
DE MONTENAULT.

AVERTISSEMENT

DE L’ÉDITEUR.

Je me garderai bien de me vanter des peines, des soins, & des dépenses immenses ausquelles vient de m’exposer cette Édition.[1] Ce détail toujours ennuyeux pour le Public, ne donne aucune forte de mérite à un ouvrage ; & j’effrayerois ceux qui, séduits comme moi par le goût des Arts & par l’amour des Lettres, peuvent former des entreprises glorieuses à la Nation. Je me contenterai de faire connoître les Artistes fameux dont les productions & les talens ont formé cette Édition. Du reste, le mérite & l’exécution de cet Ouvrage apprendront de mes travaux tout ce qu’il est nécessaire d’en sçavoir, & tout ce que je suis jaloux qu’on en sçache.

M. Oudry, Peintre du Roi, & Professeur de l’Académie Royale de Peinture, a composé, dans le cours de plusieurs années, la fuite de desseins qui accompagnent cette Édition. Ils sont le fruit des études qu’il faisoit de la nature dans la bonne saison des talens, dont il nous fait tous les jours admirer les productions. Infatigable dans le travail, toujours occupé de son art, il cherchoit dans ce temps un champ propre à exercer ses idées. Mais les bornes d’un tableau & la pratique lente de la peinture, ne suffisoient pas au feu de son génie & n’en remplissoient pas assez rapidement l’activité ; il falloit à ses talens de plus amples sujets d’exécution. Les Fables de la

Fontaine vinrent satisfaire à cette espece de besoin. Elles fournirent à son imagination de quoi se contenter dans ce vaste champ de paysages & d'animaux ; genre de travail où l'on sçait jusqu'à quel point il excelle. C'est alors qu'il étudia ces Fables, & qu'il sçut si bien s'approprier dans ses desseins, les idées du Poëte, que l'on diroit en quelque façon que la même Muse s'est servie du crayon de M. Oudry pour nous les tracer d'une maniéré aussi poëtique qu'ingénieuse & naturelle. Aussi naturelle. Aussi peut-on à juste titre l'appeller lui-même, le La Fontaine de la Peinture ; puisque personne n'a mieux sçû faire agir & parler les animaux parler les animaux qu'il l'a fait dans ses tableaux, & particuliérement dans les desseins que nous annonçons. Ils étoient ses récréations : il les composoit pour son propre plaisir, & dans ces momens ces momens de choix de fantaisie où un Artiste saisit vivement les idées de son sujet, donne un libre essor à son génie. C'étoit ainsi qu'il se formoit, sans y penser, le répertoire & le recueil des compositions qui, dans la suite, sont devenues les originaux de la plûpart des tableaux que le Public a admiré au Sallon de Peinture de l'Académie, & qui se trouvent répandus chez le Roi & dans les cabinets des Curieux. Telle est l'histoire des desseins qui viennent se réunir aujourd'hui pour embellir cette Édition, pour intéresser les Arts, & pour donner en quelque forte un nouveau relief aux Fables de La Fontaine ;

En effet, la Peinture a son stile & ses expressions, souvent plus énergiques, & quelquefois plus promptes à se glisser dans l'ame, que celles de l'éloquence & de la poësie. C'est, sans doute, ce qui a introduit l'usage ancien, & trop fréquent de nos jours, d'orner souvent sans nécessité la plûpart des livres de gravures bonnes ou mauvaises. Mais si des estampes faites avec soin, adapteés aux sujets, sont capables d'en rendre l'expression, & d'augmenter l'agrément & futilité d'un ouvrage ; j'ose assurer que cet ornement ne fut jamais plus heureusement ni mieux employé qu'aux Fables de La Fontaine. La morale y quitte son austérité pour amuser les hommes par des leçons qui ne semblent destinées qu'à des enfans. Badine, enjouée, elle y tient par-tout le crayon à la main, pour tracer des tableaux agréables & séduisans, à l'aide desquels la raison se trouve surprise par les plaisirs de l'imagination. La Fontaine avoit senti la

nécessité d’accompagner ses Fables de desseins : & l’on ne voit aucune des Éditions publiées par ses soins, qui ne soit parée de petites gravures analogues à chaque sujet. Mais il leur manquoit les talens & le pinceau de M. Oudry, seul capable d’exprimer le caractere des animaux, & de donner à leurs passions ces couleurs & ces nuances qu’exigeoit la fiction.

De quelque mérite cependant que soient ces desseins, ils eussent été ignorés du Public, sans le secours de la gravure. Rassemblés dans un cabinet, ils eussent fait tout au plus les délices d’un jaloux curieux, sans augmenter la richesse des Lettres ni celle des Arts. Cette collection, la plus curieuse & la plus considérable qui soit connue d’aucuns Peintres, se fut dissipée & détruite comme tant d’autres monumens du même genre, qu’Athenes & l’ancienne Grece réclament encore, & dont il ne nous reste que des descriptions dans leurs Historiens. M. Cochin[2] de l’Académie Royale de Peinture, & Garde des Desseins du Roi, a bien voulu prévenir cet accident. Ses talens supérieurs pour la gravure & pour le dessein sont si connus des Amateurs & des Curieux, que je craindrois d’en affoiblir l’éloge en m’arrêtant a les faire remarquer. C’est lui qui s’est chargé de graver & de faire graver sous ses yeux ces desseins. Pour en venir à bout, il a fallu qu’il en fît de nouveaux d’après les originaux de M. Oudry, dans lesquels on pût discerner distinctement cette précision de contours à laquelle les Peintres ne s’assujetissent jamais dans la chaleur de leurs compositions, & qui est cependant indispensable à la perfection des gravures. Il ne falloit pas moins que son secours pour donner à celles-ci le degré de perfection qu’elles ont atteint, non seulement par la maniere dont les originaux sont rendus, mais encore par la correction ajoutée aux figures qu’ils contiennent. Cette partie étoit négligée, & M. Oudry reconnoît lui-même le nouveau mérite qu’elle a acquis en passant par les habiles mains de son illustre Confrere. En examinant la suite d’estampes que je présente au Public, les connoisseurs jugeront de ce que peut produire le concours de deux habiles Gens, incapables de cette basse jalousie qui suit les talens médiocres, & qui, dans leurs travaux confondus, ne sentent point d’autre sorte de rivalité, que cette émulation qui tend à la perfection d’un ouvrage.

L’Impression de ces Fables n’a pas reçu de moindres attentions & de moindres secours, non seulement de la part des gens du métier les plus expérimentés, mais encore des Amateurs les plus distingués par leurs connoissances. Je les nommerois, si leur mérite, leur goût pour les Arts, ne les rendoient aussi remarquables que le rang & les places distinguées les places distinguées qu’ils occupent. Ce que je viens d’en dire, est le seul tribut de reconnoissance que je hasarderai ici ; sçachant bien que leur modestie ne me permet de prendre dans les éloges qui leur sont dûs, que ce qui peut intéresser le Public pour cet ouvrage.

L’on y verra quelque chose de neuf, quant à la gravure en bois. Cet art ancien, trop négligé, à l’aide duquel les premiers Maîtres de la Peinture n’ont pas dédaigné de nous transmetre leurs desseins & leurs compositions, semble ne servir depuis long-temps qu’à défigurer les plus belles éditions & à y introduire un certain goût gothique qui tient de la barbarie des premiers siecles. Pour s’en sauver on est obligé de recourir à la taille douce & de lui faire remplacer, par des secours étrangers à la Typographie, les ornemens de la gravure en bois qui lui sont véritablement analogues & nécessaires, & dont l’effet & les procédés sont tout-à-fait différens. Mais, sans parler de l’embaras & des différens inconvéniens de cet expédient ; cet assortiment singulier n’est-il pas une forte de bigarrure qu’on peut critiquer avec juste raison ? Chaque Art n’a-t-il pas ses beautés & ses perfections, sans qu’il soit nécessaire pour les faire valoir, de les confondre les uns avec les autres ? L’on a donc crû devoir essayer de faire produire à la gravure en bois tout ce qu’elle étoit capable de faire. Dans cette intention, l’on a choisi les sujets qui pouvoient être le plus heureusement rendus. C’est M. Bachelier[3] très-habile Peintre en fleurs, qui en a fait les desseins ; & c’est M.M. Le Sueur & Papillon qui en ont exécuté la gravure d’une maniere à venger leur art du discrédit dans lequel il tomboit. Voilà comment la partie Typographique de cet Ouvrage a été totalement séparée de celle des estampes, afin que l’une & l’autre conservassent, à part & entr’elles, cette uniformité & cette bonne harmonie qu’on doit toujours rechercher dans les ouvrages de goût, & dans les ouvrages précieux.

Pour imprimer celui-ci, tout composé de sujets souvent très-courts & séparés par des estampes, il a fallu nécessairement multiplier les faux titres de chaque Fable, pour éviter le défaut & le désagrément d'ouvrir par-tout ce livre entre deux feuilles blanches. C'est ce qu'auroient indispensablement occasionné les revers de deux planches placées vis-à-vis de leur Fable, & adossées l'une contre l'autre. L'on s'est servi d'autant plus volontiers de l'expédient de ces faux titres, qu'il n'est point inusité, & qu'on ne pouvoit mieux faire pour sauver une difformité que l'on blâme dans quelques éditions remarquables.

Il manquoit à la tête de cet ouvrage, une vie de La Fontaine. Je me suis hazardé de la composer d'après tout ce que j'ai pû recueillir de sa mémoire, tant parmi les Auteurs ses contemporains, que d'après ceux qui méritent de la confiance & qui pouvoient être instruits de plusieurs faits particuliers.[4] Je sens bien qu'il y a peut-être quelque espece de témérité d'avoir entrepris cet ouvrage après les divers essais qu'en ont déja formé quelques Ecrivains de mérite. Mais je voyois à regret qu'on n'avoit rassemblé qu'une petite partie de ce qui regarde cet Homme célebre, & le plus digne d'être connu. Le zèle m'a donc emporté, & c'est le motif d'indulgence que je reclame auprès des censeurs trop rigides qui voudroient blâmer cette entreprise. Je m'y suis particuliérement attaché à la vérité, & à dépeindre La Fontaine tel qu'il étoit, & qu'il s'ignoroit lui-même. Du reste, sans rechercher une vaine élégance de style, je me suis contenté de lier les faits suivant leur suite & leurs rapports ; estimant que je ne pouvois trop mettre de simplicité dans la vie d'un Homme qui fut la simplicité même.

Pour rendre cette Édition la plus complette & la plus parfaite qu'il fut possible, j'ai consulté scrupuleusement presque toutes les Éditions qui ont été faites des Fables, & particuliérement celles de 1668, 1678, & 1694, revûes par La Fontaine lui-même, ou imprimées de son vivant. Elles m'ont servi à corriger le texte, alteré par des mots & des vers retranchés ou ajoutés mal-à-propos, & défiguré par une ponctuation vicieuse qui affoiblit ou qui détruit le sens de cet Auteur dans la plûpart des Éditions qui ont été faites jusqu'à présent. Au surplus, je n'ai pas cru pouvoir me permettre de rien supprimer des choses que La Fontaine a jointes à ses Fables, quelques

superflues qu’elles puissent paroître dans cette Édition. Tout ce qui nous reste de la plume de cet excellent Écrivain doit être regardé comme un fruit précieux, bon jusqu’à l’écorce.

VIE

DE LA FONTAINE.

Le rang & les dignités ont souvent jette de l’éclat sur de petits hommes qui possédoient de grands emplois. Les conseils qu’ils reçoivent, les secours étrangers qui leur viennent, le bonheur même d’une infinité de hazards, & la flaterie, s’empressent de déguiser leur juste valeur, & de lier leurs actions aux événemens de l’Histoire les plus remarquables. C’est ainsi que leur nom, soutenu des mains de la fortune & décoré d’une gloire qui leur fut absolument étrangére, parvient à s’échapper de l’oubli. Placés ailleurs, dépouillés de leurs titres & réduits à leurs propres forces, ils n’eussent peut-être rien laisse de singulier après eux que la mémoire de leur parfaite inutilité. Car ni l’Importance des emplois, ni l’amas des circonstances les plus bruyantes, ne nous distinguent point parmi ceux qui pensent & qui sçavent juger. Pour bien connoître les hommes, c’est dans leur vie privée, dans leurs actions les plus simples & les plus naturelles, qu’il faut les prendre : c’est là qu’ils n’ont d’autres titres pour être tirés de la foule, que leurs vertus, leurs talens, & leur esprit. C’est là, c’est dans leur ame que résident les droits légitimes & personnels qu’ils ont à notre estime : tout le reste n’est point eux ; & dans ce sens, il n’est point de légers détails qui ne soient intéressans & qui ne caractérisent une partie essentielle de ce qu’ils sont. C’est ce qu’a reconnu La Fontaine en nous donnant la vie

d’Ésope. Je ne sçaurois mieux faire, en écrivant la sienne, que de suivre son exemple. En effet, soustraire les petites circonstances de la vie d’un Homme illustre, c’est à mon avis dérober un plaisir véritable aux Lecteurs curieux, & les priver des moyens les plus furs de bien démêler ce qu’il vaut.

C’est pourquoi j’ai tâché, en rejettant toutes puérilités, toutes anecdotes vulgaires, de recueillir la plupart des choses que j’ai trouvées éparses en différentes sources, & qui m’ont paru les plus propres à peindre l’esprit & le caractere de ce grand Homme, dont la vie se rencontre par-tout sans être nulle part.[5]

JEAN DE LA FONTAINE nâquit le 8 Juillet 1611, à Château-Thierry, ville de la Brie située sur la Marne. Son pere issu d’une ancienne famille bourgeoise, y exerçoit la charge de Maître particulier des Eaux & Forets ; & sa mere, Françoise Pidoux, étoit fille du Bailli de Coulommiers, petite ville à 13 lieues de Paris.

Son éducation ne fut ni brillante ni secondée des soins & de l’habileté qui font naître les talens. Mais la nature préserva la force des siens de l’affoiblissement, & peut-être de l’extinction, ou ils auroient pu tomber par l’incapacité des maîtres de campagne, qui ne lui apprirent qu’un peu de latin. C’est tout ce qu’il dût aux premiéres instructions de sa jeunesse.

A l’âge de dix-neuf ans, il voulut entrer dans l’Oratoire, l’on ne sçait trop par quelle inspiration. Mais il n’avoit point consulté son caractere, qui commençoit à se décider, & qui l’éloignoit de tout assujétissement. Les regles & les exercices, en usage dans cette Congrégation, lui devinrent bientôt un pésant fardeau : son humeur indépendante ne put s’y plier ; il en sortit dix-huit mois après.

Rentré dans le monde, sans choix d’occupations & sans aucune vue particulière, ses parens songerent à le produire. Son pere le revêtit de sa charge ; on le maria avec Marie Hericart, fille d’un Lieutenant au Bailliage royal de la Ferté-Milon, qui joignoit à la beauté beaucoup d’esprit. Il n’eut, pour ainsi dire, point de part à ces deux engagemens : on les exigea de lui, & il s’y soumit plutôt par indolence que par goût. Aussi n’exerça-t-il sa charge pendant plus de vingt ans, qu’avec indifférence : & quant à sa femme, qui étoit d’une humeur impérieuse & fâcheuse, il sen écarta le plus

qu’il put, quoiqu’il fît cas d’ailleurs de son esprit, & qu’il la consultât sur tous les ouvrages qui lui donnerent dabord quelque réputation. C’est elle qu’il a voulu dépeindre, dans sa nouvelle de Belfegor, sous le nom de *Madame Honesta :*

Belle & bienfaite,.....
..... mais d’un orgueil extrême ;
Et d’autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.

Souvent les talens se développent par les inspirations que l’on reçoit dans la jeunesse. Le pere de La Fontaine aimoit passionnément les vers, quoiqu’il fût d’ailleurs incapable d’en juger, & plus encore d’en faire. Cette inclination lui étoit chere ; il vouloit la voir renaître dans son fils qu’il ne cessoit d’exciter à l’étude de la Poësie. Mais ses instances redoublées n’avoient encore rien eu de séduisant pour le jeune La Fontaine. Insensible aux attraits qu’on lui vantoit, il avoit atteint sa vingt-deuxiéme année, sans donner le moindre signe d’un penchant qui devoit bientôt le captiver entiérement. Une rencontre imprévue vint tout-à-coup le décider, & fit germer dans son ame l’amour de la Poësie que toutes les leçons & le goût particulier de son pere n’avoient pû faire éclore. Un Officier alors en garnison à Château-Thierry, lut un jour devant lui l’Ode de Malherbe qui commence par ces vers :

Que direz-vous races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les avantures
De nos abominables jours ?

Cette Ode lue & déclamée avec emphase, transporta La Fontaine, & fit en même temps développer en lui le goût & l’enthousiasme des vers.[6] Malherbe dès cet instant fut l’unique objet de ses délices : il le lisoit, il l’etudioit sans cesse ; & non content de l’apprendre par cœur, il alloit jusques dans les bois en déclamer les vers. Il fit plus, il voulut l’imiter ; & comme il nous l’apprend lui-même dans une épitre à M. Huet, les premiers accens de sa lyre furent montés sur le ton & sur l’harmonie des vers de ce Poëte.

Je pris certain Auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter : à la fin grâce aux Dieux,
Horace par bonheur me désilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
Estimoit dans ses vers le tour & la cadence.
Qui ne les eut prisés ? J'en demeurai ravi...
Mais ces traits ont perdu quiconque Va suivi.

C'est ainsi que débuta La Fontaine ; & c'est ici, à proprement parler, la naissance du talent supérieur qu'on ne peut se lasser d'admirer dans ses ouvrages, qui les fera passer à la postérité la plus reculée. Heureusement, comme il le dit, le charme cessa ; il ne s'en tint point à Malherbe. Glorieux de ses premieres productions, il voulut en avoir des témoins pour en jouir davantage. Son pere fut le premier qui les vit, & le bon homme en pleura de joie. Flatté de ce premier succès, il fut chercher encore l'approbation d'un de ses parens nommé Pintrel, Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry, homme de bon sens, qui n'étoit point sans goût, & qui cultivoit même les lettres.[7] Mais celui-ci examinant les choses de plus près, loua d'abord ses essais ; l'interrogea sur les routes qu'il suivoit ; joignit les conseils aux louanges, & voulut en lui inspirant des principes plus solides, le guider dans la carriere où il alloit se livrer. Il lui mit entre les mains, Horace, Virgile, Térence, Quintilien, comme les vraies sources du bon goût & de l'art d'écrire. La Fontaine suivit ces avis avec d'autant plus de docilité qu'il ne tarda pas à sentir ces beaux traits d'une élégance simple de noble dont Malherbe s'éloignoit autant par une ardeur inconsidérée de génie, que par une étude trop recherchée d'harmonie, d'expressions ampoulées de d'ornemens superflus.

A ces livres, il joignit la lecture de Rabelais, de Marot, & de l'Astrée de Durfé, seuls auteurs François qu'il affectionnât. Ils étoient en effet, chacun dans leur espece, très-propres à nourrir & à fortifier la trempe d'esprit de La Fontaine, ainsi que le genre de composition auquel son goût & son penchant le déterminoient plus particulierement. Rabelais lui inspiroit l'enjouement ingénieux qui devoit animer ses compositions. Marot, qui lui servit de modele, en préparoit le style ; & l'Astrée de Durfé broyoit, pour ainsi dire,

dans son imagination les couleurs riantes & variées de ces images champêtres, qu'il a si bien rendues & qui lui sont si familieres. Quant aux autres Auteurs François, il en lisoit peu, *se divertissant mieux*, disoit-il, *avec les Italiens.* Aussi lût-il & relût-il l'Arioste & Bocace qu'il aima singuliérement, & qu'il sçut si bien s'approprier, qu'en les imitant, il a surpassé ces modeles. Enfin, il fit ses délices de Platon & de Plutarque. L'assortiment de ces deux auteurs à ceux qu'avoit choisi La Fontaine, & qui nous indique le caractere singulier de son génie, paroît d'abord avoir quelque chose de bizarre. Mais l'on doit en être d'autant moins surpris, qu'un homme d'un d'esprit original sçait tout mettre à profit ; & que du sein de la gravité même, sortent souvent ce sel & ces pensées vraies & ingénieuses, qui sont l'ame de la badinerie & de l'enjouement, & sans lesquelles toute composition languit. Aussi La Fontaine avoit-il étudié serieusement ces deux Auteurs, dont il avoit noté par-tout les maximes de morale ou de politique qu'il a semées dans ses Fables. C'est ce qu'a remarqué l'un de ses successeurs à l'Académie[8], sur les exemplaires de Platon & de Plutarque, qui avoient appartenus à La Fontaine.

Dès lors, livré aux Lettres, de d'un caractère aussi libre qu'indépendant, il s'abandonnoit tout entier à son goût & à son penchant, sans se ressentir des distractions de son état & de ses engagemens, lorsqu'une petite aventure parut troubler cette profonde indifférence. Un Capitaine de Dragons nommé *Poignan*, retiré à Château-Thierry, vieux militaire, par conséquent homme d'habitude, avoit pris en affection la maison de La Fontaine, & consommoit auprès de sa femme le loisir & l'ennui qu'il ne sçavoit où porter. Cet Officier n'étoit rien moins que galant, & son âge autant que son humeur, pouvoit mettre à l'abri des ombrages, un mari même soupçonneux & jaloux. Cependant, soit par malignité, soit pour s'en divertir ; on en fit de mauvais rapports à La Fontaine. Son caractere simple & crédule ne lui permit point de rien examiner, de rien approfondir : il écouta tous les discours, & crut même que son honneur exigeoit qu'il se battit avec Poignan. Saisi de cette idée, il part dès le grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, le presse de s'habiller & de sortir avec lui.

Poignan surpris de cette faillie, & n’en prévoyant pas le but, le suit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville, *je veux me battre avec toi,* lui dit La Fontaine, *on me l’a conseillé :* & après lui en avoir expliqué les raisons, La Fontaine fans attendre la réponse de Poignan, met l’épée à la main, & le force d’en faire de même. Le combat ne fut pas long. Poignan, fans abuser des avantages que l’exercice des armes pouvoit lui avoir donné fur son adversaire, lui fit sauter d’un coup l’épée de la main, & en même temps sentir le ridicule de son cartel. Cette satisfaction parut suffisante à La Fontaine : Poignan le ramena chez lui, où ils acheverent, en déjeunant, de s’entendre mieux & de se reconcilier.[9]

Les ouvrages de La Fontaine acquéroient déjà de la célébrités lorsque la fameuse Duchesse de Bouillon, niéce du Cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Elle joignoit à l’assemblage heureux des grâces de son sexe un esprit badin, délicat, enjoué & cultivé. Curieuse des talens, sur-tout éprise de goût pour le genre d’écrire qu’avoit embrassé La Fontaine, elle s’empressa de le connoître & de l’accueillir. Le Poëte ne fut pas insensible à ses avances : il lui fit assidûment sa cour ; & le desir de lui plaire, échauffé par les charmes de la Duchesse, lui inspira cette gaieté libre & badine à laquelle on prétend que nous devons les plus aimables de ses Contes.

Lorsque Madame la Duchesse de Bouillon fut rappellée de son exil, elle emmena La Fontaine à Paris. Cette ville fameuse qui rassemble tant de beaux esprits ; où les talens se développent, & se communiquent une chaleur réciproque ; où le vrai mérite peut briller de tout son éclat ; cette Capitale, dis-je, avoit de puissants attraits pour La Fontaine. Aussi ne laissoit-il échapper aucune des occasions qui pouvoient l’y conduire. C’etoit ordinairement lorsqu’il étoit excédé des humeurs de sa femme. Alors sans aigreur, sans reproches, il partoit, & restoit à Paris autant que ses facultés pouvoient le lui permettre. Mais son peu d’arrangement dans ses affaires domestiques, & la mauvaise œconomie de sa femme, ne lui permettoient pas souvent d’y faire un long séjour. L’un & l’autre sembloient être d’accord pour dissiper un patrimoine honnête & suffisant pour leur condition : & c’est peut-être le seul cas où ces époux ayent marqué le plus d’intelligence.

A son arrivée à Paris, La Fontaine y fit rencontre d'un de ses parens nommé *Jannart*, favori de M. Fouquet Sur-Intendant des Finances, & pour lors dans la plus grande faveur. La Fontaine profita de cette rencontre, & de l'accès que fa réputation, déja répandue, pouvoit lui donner auprès de ce Ministre. Il lui fut présenté ; il lui plût ; & pour rendre sa situation plus aisée, M. Fouquet lui fit une pension.[10] La reconnoissance que La Fontaine conserva de ce bienfait, est consacrée par différentes pieces de vers insérées dans l'édition de ses œuvres posthumes, imprimées à Paris *in* 8^{o} 1729, où l'on voit, qu'indépendamment de l'attention qu'il eut de faire fa cour à Monsieur & à Madame Fouquet, il eut la généreuse hardiesse de faire éclater ses plaintes & ses regrets sur la disgrace de ce Ministre, arrivée en 1661, dans un temps où la colere du Roi & la prévention du Public ne permettoient guères une franchise si courageuse. Quant à Jannart, qui fut enveloppé dans la disgrace de son maître, La Fontaine incapable d'abandonner son ami, le suivit dans son exil à Limoges.

A son retour de Limoges d'où Jannart fut bientôt rappellé, La Fontaine fut gratifié d'une charge de Gentilhomme chez la célébre Henriette d'Angleterre, premiere femme de *Monsieur.* Mais il ne jouit pas long-temps de cette position brillante, ni des espérances de fortune qu'elle pouvoit lui promettre. La mort précipitée de cette Princesse les fit presque aussi-tôt évanouir.

Cependant ses poësies lui avoient acquis de puissans & généreux Protecteurs, à la tête desquels étoient *Monsieur*, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme, Mesdames de Bouillon & de Mazarin. Madame de la Sabliere[11] sur-tout, femme d'esprit & d'un mérite rare, le rechercha plus particuliérement encore. Elle connoissoit l'indifférence de La Fontaine non seulement sur ce qui pouvoit concerner en gros sa fortune, mais encore sur tous les menus détails de son entretien personnel. Elle eut la générosité de l'attirer chez elle, & de le dispenser des soins qu'il étoit incapable de prendre.

La Fontaine jusques-là ne s'étoit soutenu à Paris que par les bienfaits des Protecteurs dont je viens de parler. Mais ces secours, comme on le sent, venoient de loin en loin, & n'avoient rien de reglé. Il n'étoit pas homme à

calculer ses besoins ; aussi se trouvoit-il souvent dans l'embarras. Il n'en étoit pas plus ému, & lorsque les ressources lui manquoient, il s'en alloit à Château-Thierry[12] vendre quelque portion d'héritage qu'il revenoit aussi-tôt dissiper à Paris sans prévoir la nécessité future, ni s'inquiéter de la diminution visible de son patrimoine.

Chez Madame de la Sabliere, il profita de la compagnie & des entretiens de Bernier, dont il prit de bonnes leçons de Physique. Son dévouement aux Lettres, le rendoit jaloux de l'amitié de tous les grands Hommes de son siécle. Il les connoissoit, il les recherchoit avec empressement, & saisissoit toutes les occasions de s'instruire, soit par leurs conversations, soit en participant à leur étude & à leurs connoissances. Il visitoit souvent Racine ; ils faisoient ensemble de fréquentes lectures d'Homere & des autres Poëtes Grecs dans la version latine, car La Fontaine n'entendoit point leur langue. Tous les deux à portée de sentir & de connoître les beaux morceaux qu'ils rencontroient ; ils les examinoient, se communiquoient leurs remarques & leurs réflexions. La Fontaine sur-tout s'affectionnoit singuliérement des beaux traits qui l'avoient une fois frappé. Son ame alors se remplissoit d'une espece d'enthousiasme qui, pendant plusieurs jours, s'emparoit de son esprit au point de lui ôter la liberté de s'occuper de tout autre objet : il y rêvoit sans cesse, il en parloit de même. C'est ainsi, rapporte-t-on, que s'étant un jour laissé conduire à Ténébres par Racine, & que s'ennuiant de la longueur de l'Office, il se mit à lire dans un volume de la Bible qui contenoit les petits Prophêtes. Il étoit tombé par hazard sur la priere des Juifs dans Baruch, lorsque se retournant tout à coup vers Racine : *qui étoit ce Baruch ?* lui dit-il, *sçavez-vous que c'est un beau génie ?* Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, & ne se lassoit point de demander à tous ceux qu'il rencontroit : *avez-vous lu Baruch ? C'étoit un grand génie.* Ce trait qui dans tout autre indiqueroit une sotte surprise, caractérise la préoccupation naturelle dont l'esprit de La Fontaine étoit susceptible, & la forte impression qu'il recevoit des objets sur lesquels il avoit une fois fixé son esprit.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce même homme si négligent dans ses affaires & dans ses dehors, si incapable de tous soins de fortune, de

toutes vues politiques, étoit d'un conseil excellent & sûr pour tous ceux qui, dans quelque situation difficile, venoient lui confier leurs peines. Insensible pour tout ce qui le regardoit, il s'attendrissoit à la vûe des malheureux il adoptoit, pour ainsi dire, l'état & l'embarras de ceux qui étoient dans l'infortune, ou dans l'incertitude inquiétte de la conduite qu'ils devoient tenir en certains cas qui pouvoient décider de leur sort : il trouvoit des expédiens heureux, & leur donnoit les meilleurs conseils. C'étoient les seules occasions où l'on peut dire qu'il sortoit de lui même.

Toujours plongé dans quelque méditation, où il étoit comme absorbé, on le voyoit dans une distraction prodigieuse, ne sçachant souvent ni ce qu'on disoit dans une conversation, ni ce qu'il y disoit lui-même ; à moins qu'il ne se trouvât familiérement à table avec des personnes de sa connoissance, & qu'on y traitât quelque sujet agréable & de son goût. Alors sa contenance & les traits de sa physionomie qui, dans toute autre occasion, n'annonçoient rien moins qu'un homme d'esprit, se paroient des grâces de son génie ; ses yeux s'animoient, parloient le langage de ses idées ; il disoit tout ce qu'il vouloit, & le disoit si bien qu'il enchantoit les oreilles les plus délicates. C'est à ces instans agréables, dont il ne s'est jamais aperçu lui-même, qu'il devoit l'empressement qu'ont eu les personnes les plus distinguées de la Cour & de la ville, de jouir de sa conversation & de l'admettre à leur table. Mais l'on doit bien s'apercevoir par ce que j'ai déjà tracé de son caractère, qu'il ne donnoit pas indifféremment par-tout la même satisfaction ni se même plaisir. Témoin l'aventure rapportée par Vigneul Marvile[13].

Trois de complot, dit-il, par le moyen d'un quatriéme qui avoit quelque habitude auprès de cet homme rare, nous l'attirâmes dans un petit coin de la ville, à une maison consacrée aux Muses, où nous lui donnâmes un repas, pour avoir se plaisir de jouir de son agréable entretien. Il ne se fit point prier ; il vint à point nommé sur le midi La compagniê étoit bonne, la cable propre & délicate, & le buffet bien garni. Point de complimens d'entrée, point de façons, nulle grimace, nulle contrainte. La Fontaine garda un profond silence ; on ne s'en étonna point, parce qu'il avoit autre chose à faire qu'à parler. Il mangea comme quatre, & bût de même. Le repas fini,

on commença à souhaiter qu'il parlât ; mais il s'endormit. Après trois quarts d'heure de sommeil il revint .à lui. Il vouloit s'excuser sur ce qu'il avoit fatigué. On lui dit que cela ne demandoit point d'excuse, que tout ce qu'il faisoit étoit bien fait. On s'approcha de lui, on voulut le mettre en humeur & l'obliger à laisser voir son esprit ; mais son esprit ne parut point, il étoit aillé je ne sçais ou, & peut-être alors animoit-il ou une grenouille dans les marais, ou une cigale dans les prés, ou un renard dans sa taniere ; car durant tout le temps que La Fontaine demeura avec nous, il ne nous sembla » être machine sans ame. On le jetta dans un carrosse, où nous lui dîmes adieu pour toujours. Jamais gens ne furent plus surpris, & nous nous disions les uns aux autres ; comment se peut-il faire qu'un homme qui a sçu rendre spirituelles les plus grossieres bêtes du monde, & les faire parler le plus joli langage qu'on ait jamais oui, ait une conversation si seche & ne puisse pas pour un quart d'heure faire venir son esprit sur ses levres, & nous avertir qu'il est là.

Une autre fois, étant invité à dîner dans un de ces endroits où le maître de la maison présente un homme d'esprit aux convives, comme un des mêts de se table ; il mangea beaucoup, & ne dit mot. Comme il se retiroit de table de fort bonne heure, fous prétexte de se rendre à l'Académie ; on lui représenta qu'il avoit très-peu de chemin à faire : *je prendrai le plus long,* répondit La Fontaine, & le voila parti.[14]

Il s'avisoit rarement d'entamer la conversation ; & comme il étoit presque toujours préoccupé, il y plaçoit souvent des idées ou des réflexions bizarres & singulieres, auxquelles on ne s'attendoit guères. Il étoit un jour chez M. Despreaux avec plusieurs personnes d'une érudition distinguée ; Racine, entr'autres, & Boileau le Docteur. On y parloit depuis long-temps de S. Augustin & de ses ouvrages ; mais La Fontaine tranquille & silentieux n'avoit point encore pris part à cette conversation, lorsque s'éveillant tout à coup au nom de S. Augustin, *croyez-vous*, s'écria-t-il, en s'adressant à l'Abbe Boileau, *que S. Augustin eut plus d'esprit que Rabelais ?* Le Docteur interdit de la question, & le parcourant des yeux avec surprise : *prenez-garde*, répondit-il, *Monsieur de La Fontaine, vous avez un de vos bas à l'envers, ce* qui étoit vrai.

Le bruit ni les discours ne pouvoient troubler la léthargie apparente de ses méditations. Il étoit aussi difficile de l'en retirer, que d'interrompre dans sa conversation le fil des idées dont il étoit une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec-Moliere & Despreaux, où l'on disputoit sur le genre dramatique ; il se mit à condamner les *à parte.* Rien, disoit-il, *n'est plus contraire au bon sens. Quoi ! le parterre entendra ce qu'un Acteur n'entend pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle !* Comme il s'echauffoit en soutenant son sentiment de façon qu'il n'étoit pas possible de l'interrompre & de lui faire entendre un mot : *Il faut,* disoit Despreaux à haute voix, tandis qu'il parloit ; *il faut que La Fontaine soit un grand coquin, un grand maraut,* & repétoit continuellement les mêmes paroles, sans que La Fontaine cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire ; sur quoi revenant à lui comme d'un rêve interrompu : *de quoi riez-vous donc ?* demanda-t-il : *comment,* lui répondit Despreaux, je *m'épuise à vous injurier fort haut, & vous ne m'entendez point, quoique je sois si près de vous, que je vous touche ; & vous êtes surpris qu'un Acteur sur le théâtre n'entende* point un à parte, *qu'un autre Acteur dit à côté de lui ?*

C'étoit ainsi que Racine & Despreaux, avec lesquels il étoit extrêmement lié, s'amusoient quelquefois à ses dépens. Aussi l'appelloient-ils le Bon-*homme* ; quoiqu'ils connussent bien d'ailleurs tout ce qu'il valoit. Une fois, entr'autres, qu'ils étoient à souper chez Moliere, avec Descoteaux célébre joueur de flûte ; La Fontaine y parut plus rêveur & plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de sa distraction, Despreaux, & Racine qui étoit naturellement porté à la raillerie[15], se mirent à l'agacer par différents traits plus vifs & plus piquans les uns que les autres. Mais La Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avoient cependant pousse si loin la raillerie, que Moliere touché de la patience & de la douceur de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, & de dire à Descoteaux, en le tirant à part au sortir de table, *nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le Bon-homme.*

La plûpart de ses actions n'étoient ni prémeditées, ni suivies : le hazard en produisoit une partie, & l'autre étoit l'ouvrage des inspirations d'autrui. Lorsque Madame de La Fontaine se fut retirée à Château-Thierry, Racine

& Despreaux représenterent à notre Poëte que cette séparation n'étoit pas décente & ne lui faisoit point honneur. Ils lui conseillerent un raccommodement. La Fontaine, sans délibérer, partit. Il se rendit en droiture chez sa femme : mais le domestique de la maison qui ne le connoissoit point, lui dit que Madame de La Fontaine étoit au Salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ses amis qui le retint à souper & à coucher. La Fontaine bien régalé, oublia sa mission ; & sans songer à sa femme, se remit le lendemain dans la voiture publique, & revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empresserent de lui demander le succès de son voyage : *J'ai été pour voir ma femme,* leur dit-il, *mais je ne l'ai point trouvée ; elle étoit au Salut.*

L'amour des Lettres est souvent un vainqueur impérieux qui domine sur les sentimens les plus naturels. Lorsque l'esprit est une fois livré à cet amour, les autres facultés de l'ame, languissantes, semblent être arrêtées à ce charme puissant, & devenir indifférentes pour les objets extérieurs. La Fontaine saisi par cet enchantement, étoit non seulement incapable des conversations ordinaires, ainsi que le grand Corneille, la Bruyere, Rousseau, Malbranch & c ; mais son indifférence alloit jusqu'à l'oubli de lui-même & des objets qui le regardoient de plus près. Il eut un fils en 1660[16] qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. M. De Harlay, depuis Premier Président, l'avoit adopté, & s'étoit chargé de son éducation & de sa fortune. Il y avoit déja plusieurs années que La Fontaine l'avoit perdu de vûe, lorsqu'on les fit rencontrer dans une maison où l'on vouloit jouir du plaisir de la surprise du pere. La Fontaine, en effet, ne se douta point que ce fut son fils. Il l'entendit parler ; & témoigna à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & de très-bonnes dispositions. L'on saisit ce moment pour lui dire que c'étoit son fils ; mais sans en être plus ému : *ah* ! répondit-il, *j'en suis bien aise.*

Cette indifférence alloit en lui jusqu'à l'insensibilité. Un jour Madame de Bouillon allant à Versailles, le rencontra le matin qui rêvoit seul sous un arbre du Cours. Le soir en revenant, elle le retrouva dans le même endroit, & dans la même attitude, quoiqu'il fît très-froid, & qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée.[17]

C’est ainsi que travailloit souvent La Fontaine : tous les endroits lui étoient bons & indifférens. Il n’eut jamais de cabinet particulier, ni de bibliothéque. La vaine recherche des commodités, la manie de certains arrangemens, la symmétrie étudiée des ornemens, la composition & le choix d’un appartement ; toutes ces choses, devenues souvent l’inquiétude & le tourment de quelques personnes d’esprit, ne vinrent jamais piquer son goût, ni troubler sa tête. La feule décoration qui lui vint en fantaisie, fut celle d’environner l’intérieur d’un cabinet de toutes les figures en plâtre & en terre cuite, des anciens Philosophes qu’il pût rassembler ou faire jetter en moule. Cet assemblage le divertissoit : il appelloit ce réduit *la chambre des Philosophes.*[18]

Le célébre Lully natif de Florence, se mit un jour en tête d’avoir un Opéra de lui. Il fut le trouver, le cajola, & le berça si bien des promesses les plus flatteuses, qu’il parvint à son but. Lully étoit ardent, impatient ; & son activité ne permit point à La Fontaine de s’endormir. Il l’obsédoit sans cesse, soit pour des dispositions toujours nouvelles de quelques scenes, soit pour des alongemens ou racourcissemens de certains vers, soit enfin pour des changemens qui varioient chaque jour au gré de ses caprices. Cet ouvrage étoit enfin fini, lorsqu’au bout de quatre mois de persécution, Lully, sans mot dire, abandonna La Fontaine & son Opera, pour adopter celui d’Alceste de Quinault, qu’il mit en musique, & qui fut joué à Saint Germain devant la Cour. La Fontaine, aussi sensible à la perte de son temps & de son loisir, qu’au mépris du Musicien, ne put se refuser à l’indignation qu’inspira ce procédé à tous ses amis. C’est à leur sollicitation qu’il composa le morceau plein de sel intitulé *le Florentin*, qu’on trouve dans ses œuvres posthumes, & dans lequel en parlant du mauvais tour de Lully, il peint ainsi son caractere :

..... Il me fit travailler.
Le Paillard s’en vint réveiller
Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devoit en nulle guise
Etre dupe ; il le fut, & le fera toujours :
Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guères. & c.

Incapable de haine, ou de conserver long-temps le ressentiment des injures, il ne tarda pas à être fâché d'avoir écrit contre Lully. C'est ce qu'on voit dans une de ses épitres à Madame de Thiange, où parmi les excuses qu'il emploie, & en parlant des conseils qui lui avoient été donnés, il dit :

Les conseils. Et de qui ? du Public ; c'est la ville,
C'est la Cour, & ce font toutes fortes de gens,
Les amis, les indifférens,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritois-je ? on dit que non.

C'est le seul ressentiment qu'il eut dans sa vie. Son humeur tranquille & débonnaire le rendoit insensible à toutes les petites délicatesses qui heurtent la vanité & qui blessent l'amour propre de la plupart des hommes. On eût dit qu'il étoit incapable de sentir même la raillerie piquante : on en a déja vû quelques exemples. Aussi ses amis avoient-ils le droit de lui faire, ou de lui dire tout ce qu'ils vouloient : jamais il ne s'en fâchoit. Il souffroit aisément leur mauvaise humeur, & ne leur tenoit que des propos obligeans, même dans les occasions où la patience peut échapper aux plus modérés. Le peu d'estime qu'il avoit de lui-même, son humilité naturelle, capable de faire honneur à la dévotion & à la piété même qu'il n'avoit pas, lui déroboient la connoissance de son mérite & de la sublimité de ses talens. Ses productions étoient les fruits d'un génie aisé ; elles couloient tellement de source & lui coûtoient si peu d'effort, qu'il ne faisoit pas plus d'attention à ce qu'elles valoient, qu'il en faisoit à ce qui le regardoit lui-même. Personne n'ignora plus que lui l'estime dont il étoit digne : aussi étoit-il de tous les hommes le moins propre à faire remarquer qu'il la méritoit. Il regardoit l'industrie qu'il eût fallu pour cela, comme une peine, ou comme un soin qui ne le concernoit pas, & qui n'étoit que l'affaire des autres. C'étoit en vain qu'à table ou dans un cercle, on auroit attendu de lui quelque propos ou quelque récit qui répondît a la licence répandue dans une bonne partie de ses ouvrages. Personne n'étoit ni plus retenu devant les femmes qu'il aimoit & qu'il respectoit beaucoup, ni plus réservé & plus circonspect dans les conversations même les plus familiéres & les plus libres. Lorsqu'il étoit obligé d'aller dans quelques compagnies où l'on

exigeoit le récit de quelques Fables, ou de quelques Contes, il s'en excusoit modestement sur son incapacité à les bien rendre, & sur son défaut de mémoire. S'il étoit davantage pressé, il présentoit à sa place, dit-on, un nommé *Gâches* qu'il menoit souvent avec lui, & qui, prenant aussi-tôt la parole, s'acquittoit très-bien de ces sortes de commissions.

Personne ne fut si simple & si naïf dans son air, dans ses manieres, & dans toutes ses actions. A le voir agir, à observer la singularité de ses surprises ; on l'eut pris pour l'homme du monde le plus neuf ou le plus incapable de sentiment. Ce caractere d'une ingénuité qui tenoit de l'enfance, ayant passé de sa plus tendre jeunesse dans son âge le plus mûr, pouvoit le faire regarder, par ceux qui ne le connoissoient pas, comme une espece d'automate. C'est en badinant sur l'impression naturelle qui résultoit de son extérieur & de ses mœurs, que Madame de la Sabliere dit un jour, après avoir congédié tous ses domestiques à la fois ; *je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux ; mon chien, mon chat, & mon La Fontaine.*

Lorsqu'il publia son Livre des *Amours de Psiché & de Cupidon*, la malignité de quelques courtisans voulut insinuer à plusieurs personnes, qu'il avoit eu en vûe certaines amours de Louis XIV. L'on crut y découvrir des traits de plaisanterie & de satyre qui, sans être même voilés par la fiction, s'appliquoient exactement à ce Monarque. Le goût de ces commentaires, & la fausse clef de cette prétendue énigme commençoient à s'accréditer ; lorsque La Fontaine qui ne s'apercevoit de rien, & qui n'avoit eu aucune mauvaise intention, fut tout à coup effrayé par les avertissemens de ses amis, & par la conséquence de ces bruits. Il courut faire part de ses craintes au Duc de Saint-Aignan, l'un des favoris de Louis XIV, qui, sans adopter entiérement ses excuses, en eut cependant compassion, & promit de le tirer d'affaire. *Faites relier,* lui dit ce Seigneur, *un exemplaire de cet ouvrage. Je vous introduirai chez le Roi, dans le moment qu'il fera le plus environné de courtisans ; vous lui présenterez vous-même votre livre, & soyez persuadé qu'après cette démarche il n'y aura plus d'interprétations.* Ce projet eut le succès qu'on en attendoit : chacun se tût, & La Fontaine reprit sa tranquillité ordinaire.

La mort de M. de Colbert arrivée en 1683, laissa une place vacante à l'Académie Françoise, pour laquelle La Fontaine[19] & Despreaux furent en concurrence. Ces deux grands Poëtes avoient également le droit de se mettre fur les rangs. Mais la licence répandue dans les ouvrages de notre Auteur[20] réveilloit dans cette Compagnie une délicatesse qui sembloit ne devoir pas lui être favorable. Cependant La Fontaine que la plûpart des Académiciens desiroient pour confrere, à cause de son rare génie & de sa grande réputation, eut seize voix contre sept. Mais Despreaux étoit plus connu à la Cour. Louis XIV. même l'honoroit d'une bienveillance particuliére.[21] Son parti se hâta d'intéresser la religion du Roi ; & les ordres qu'on en attendoit pour la réception de La Fontaine, demeurerent suspendus. Dans cet intervalle, il parut sentir l'éguillon de la gloire qu'il avoit jusqu'alors regardée avec trop d'indifférence. Ses amis vinrent l'exciter & le tirer de son inaction naturelle. Il se donna des mouvemens, & présenta au Roi une Ballade, dont l'envoi est ajusté aux circonstances dans lesquelles se trouvoit La Fontaine. Il y sollicite en sa saveur, & tire parti du refrain qui sert en même temps à célébrer la gloire du Monarque.

Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne font que sornettes ;
Si je déféré aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus ? foyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux ;
Prince, en un mot, foyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut que m'être heureux.

Il prit fort à cœur le succès de cette affaire, & c'est le seul trait d'ambition qu'on puisse remarquer dans le cours de sa vie. Cependant six mois s'étoient écoulés sans décision de la part du Roi ; lorsqu'une autre place vint à vaquer à l'Académie par la mort de M. de Bezons ; Despreaux y fut élu. Ce fut alors que Louis XIV. mieux disposé en faveur de Despreaux, mais qui s'étoit fait une loi de ne jamais prévenir les suffrages de l'Académie, s'expliqua ainsi au Député qui venoit lui rendre compte de cette seconde élection : *Le choix qu'on a fait de M. Despreaux, m'est très-*

agréable, & sera généralement approuvé. Vous pouvez, ajouta-t-il, *recevoir incessamment La Fontaine, il a promis d'être sage.*

L'Académie reçut avec joie cette approbation ; & sans attendre la réception de Despreaux qui se trouvoit en Flandres avec le Roi, & qui eut été faite le même jour ; elle se hâta de procéder à celle de La Fontaine qui se fit le 2 Mai 1684. Cet empressement, & : la haute opinion qu'on avoit de ses talens, furent manifestés publiquement dans cette assemblée par M. l'Abbé de la Chambre qui étoit alors Directeur. Il prit la parole, & s'adressant à La Fontaine : *L'Acadèmie,* dit-il, *reconnoît en vous, Monsieur, un de ces excellens Ouvriers, un de ces fameux Artisans de la belle gloire, qui la va soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France, & pour perpétuer la mémoire d'un régne si sécond en merveilles.*

Elle reconnoît en vous, un génie aisé & facile, plein de délicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui dans sa simplicité apparente & sous un air négligé, renferme de grands trésors & de grandes beautés.

Il fut estimé & chéri de ses confreres, parmi lesquels il parut toujours avec cette candeur & cette bonté de caractere qu'on ne peut se donner, ni même imiter quand on ne l'a pas. Simple, doux, ingénu, plein de droiture, il n'eut jamais la moindre mésintelligence avec aucun d'eux. Lors même que Furetiere se fut rendu indigne de la place qu'il occupoit à l'Acadèmie, & qu'il fut question de l'en exclure ;[22] La Fontaine ne put se résoudre à concourir à cette flétrissure. Il voulut donc étayer Furetiére de son suffrage ; mais malheureusement, l'une de ses distractions ordinaires[23] le surprit au moment qu'on alloit au scrutin pour cette exclusion. Au lieu de placer ses boules comme il le falloit, il mit la noire où devoit être la blanche, & ajouta une voix à celles qui étoient déja contre Furetiére, ce que celui-ci ne lui pardonna pas.

La Fontaine ne connoissoit ni les intrigues ni l'art de briguer les faveurs ; il fuyoit la Cour, pour laquelle il n'avoir pas moins d'éloignement que pour tous ceux auprès desquels il falloit s'assujettir, se contraindre, ou se déguiser. Mais il n'est pas moins surprenant qu'il ait échapé seul, parmi

tous les grands Hommes de son temps, aux libéralités & aux bienfaits de Louis XIV. auxquels, comme l'observe M. de Voltaire, il avoit droit de prétendre & par son mérite & par sa pauvreté. Apres la mort de Madame de la Sabliere, il se trouva réduit dans la situation la plus difficile à supporter. En perdant cette illustre amie, La Fontaine perdit aussi les douceurs de la vie qui lui étoient les plus cheres & les plus précieuses. Son repos & sa tranqulilité en furent troublés. Il se vit isolé, & contraint de pourvoir à ses besoins, devenus plus sensibles par l'âge, & que l'attention & la générosité de sa bienfaictrice lui avoient laissé ignorer pendant une bonne partie de sa vie. La nécessité, s'il faut le dire, pensa pour lors l'exiler de sa patrie, & dérober honteusement à la France l'un des génies qui lui ait fait le plus d'honneur. Il étoit aussi connu par ses ouvrages en Angleterre, qu'estimé par les qualités de son ame. Madame de Bouillon[24] s'y trouvoit alors avec Madame de Mazarin sa cœur. Elles apprirent que La Fontaine ne vivoit pas commodément à Paris : elles voulurent l'attirer à Londres, & se joignirent pour cet effet à Madame Harve[25], au Duc de Devonshire, a Milord Montaigu, à Milord Godolphin, qui tous ensemble s'engagerent à lui assurer une subsistance honorable. Saint-Evremont ne fut pas le dernier à vouloir le séduire. Il lui écrivit plusieurs lettres, & La Fontaine étoit ébranlé, lorsqu'il fut détourné de ce voyage par les dernieres circonstances de sa vie dont je vais rendre compte[26].

Vers la fin de 1692, il tomba dangereusement malade. Jusqu'alors il n'avoit guères porté sa vûe sur le culte ni sur les objets de la Religion ; & les affaires de son salut avoient été enveloppées dans l'oubli & dans la profonde indifférence qui régnoient sur sa vie. La loi naturelle dirigeoit son cœur, & guidoit l'innocence de ses mœurs. Son esprit ennemi du travail, incapable d'effort ou de contention de quelque nature qu'elle put être, ne se donna jamais la peine de suivre long-temps le même objet & moins encore de se porter a la contemplation des choses qui sont hors de la sphère naturelle de l'homme. Le Curé de S. Roch, informé de la maladie sérieuse de La Fontaine, lui envoya le P. Poujet[27], homme d'esprit, & qui pour lors étoit Vicaire de cette Paroisse. Ce. Prêtre pour donner à sa visite un air moins sérieux & moins suspect, se fit annoncer de la part de son pere, chez

qui La Fontaine alloit quelquefois, pour s'informer de l'état de sa santé. Pour lui ôter toute méfiance, il se fit accompagner d'un ami commun qui l'étoit encore plus particuliérement du malade. Après les politesses d'usage, le P. Poujet fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion, & sur les preuves qu'on en tire tant de la raison que des Livres saints. Sans se douter du but de ses discours : *Je me suis mis,* lui dit La Fontaine, avec sa naïveté ordinaire, *depuis quelque temps à lire le Nouveau Testament : je vous assure,* ajouta-t-il, *que c'est un fort bon livre ; oui par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu ; c'est celui de l'éternité des peines : je ne comprends pas,* dit-il, *comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Le Pere Poujet satisfit à cette objection par les meilleures raisons qu'il put trouver dans ce moment ; & La Fontaine, après plusieurs repliques, fut si content de l'entendre qu'il le pria de revenir. Le P. Poujet ne demandoit pas mieux ; il partit, & lui laissa l'ami qu'il avoit amené. Le but de cette séparation préméditée étoit d'amener La Fontaine à la confidence de ses sentimens & de ses dispositions présentes. En effet ; satisfait de cette visite, il dit à son ami que s'il avoit à se confesser, il ne prendroit point d'autre directeur que cet Ecclésiastique.

Le P. Poujet instruit du succès de sa visite, fut exact depuis ce temps à lui en rendre deux par jour, dans lesquelles il ne cessoit, en le familiarisant avec ses discours, d'éclaircir ses doutes, & de répondre à ses questions avec l'adresse & la sagesse d'un habile homme. Ce n'étoit au fond, ni l'impiété, ni l'incrédulité qu'il avoit à combattre. La Fontaine toujours vrai, toujours sincere & rempli de bonne foi, ne cherchoit qu'à s'instruire, & à se convaincre. Il ne vouloir point faire tenir à sa bouche un langage que son cœur ou son esprit démentissent. Je ne rapporterai point les différentes objections qu'il fit, ni la maniere dont le P. Poujet sçut y satisfaire. Mais je ne sçaurois passer sous silence deux points intéressans sur lesquels La Fontaine eut peine à se rendre. Le premier fut une satisfaction publique sur ses Contes, que ce Directeur exigea de lui : l'autre, la promesse de ne jamais donner aux Comédiens une piéce de théâtre qu'il avoit composée

depuis peu, & dont il avoit reçu les applaudissemens des connoisseurs, & des amis auxquels il l'avoit lûe.

Quoique La Fontaine ne regardât pas ses Contes comme un ouvrage irrépréhensible, il ne pouvoit cependant imaginer qu'ils fussent capables de produire des effets aussi pernicieux qu'on le prétendoit. Il protestoit qu'en les écrivant ils n'avoient jamais fait de mauvaises impressions sur lui : & comme sa maniere ordinaire étoit de juger des autres par lui-même ; il attribuoit ce qu'on lui disoit là-dessus à une trop grande délicatesse. C'est ainsi qu'il se deffendoit contre l'espece d'amande honorable qu'on exigeoit de lui ; mais l'éloquence du P. Poujet l'emporta sur ses répugnances. La Fontaine convaincu, se résigna, & consentit à tout ce que ce Directeur jugeroit nécessaire & convenable dans cette occasion. Quant à la piéce de théâtre, il ne se rendit point avec la même docilité. Les discussions & la controverse, entre son ami Racine & M. Nicole sur ce point, étoient encore présentes à son esprit. La décision du P. Poujet lui parut trop sévere ; il en appella à une consultation en forme de plusieurs Docteurs de Sorbonne. Elle ne lui fut point favorable ; & fans balancer il jetta sa piece au feu sans en retenir de copie. Cet ouvrage est resté perdu, on n'en sçait pas même le titre.

Parmi tous ces débats & toutes ces exhortations ou le trouvoient employées tantôt une douce persuasion, & tantôt la crainte des peines de l'autre vie ; je ne dois pas oublier les réflexions de la Garde de La Fontaine, qui désignent d'une maniere aussi naturelle qu'originale, les sentimens & l'opinion qu'il inspiroit de lui. *Eh ! tourmentez pas tant,* dit-elle un jour avec impatience au P. Poujet, *il est plus bête que méchant.* Une autre fois avec un air de compassion, *Dieu n'aura jamais,* disoit-elle, *le courage de le damner.*

Enfin après plus de six semaines de conférences assidues & redoublées, La Fontaine fit une confession générale, & reçut le Saint Viatique le 12 Février 1693, avec des sentimens dignes de la candeur de son ame, & des vertus du meilleur Chrétien. C'est dans ce moment qu'avec une présence d'esprit admirable, & dans les meilleurs termes, il détesta ses Contes[28] en présence de Messieurs de l'Académie. Il les avoit fait prier de se rendre

chez lui par Députés, pour être les témoins publics de son repentir, de ses dispositions, & de la protestation autentique qu'il fit de n'employer ses talens à l'avenir, s'il recouvroit la santé, qu'à des sujets de piété.[29]

Il tint exactement parole.[30] Il revint de cette maladie, & la premiere fois qu'il put assister à l'Académie, il y renouvella la protestation qu'il avoit faite devant les Députés, & fit lecture dans l'Assemblée d'une Paraphrase en vers François de la Prose des morts *Dies irae*. Il l'avoit composée pour s'entretenir de la pensée de la mort, & pour se pénétrer des vérités les plus terribles de la Religion.

Le jour qu'il reçut le Saint Viatique, Monsieur le Duc de Bourgogne qui n'avoit encore atteint que sa onziéme année, fit une action digne du sang des Bourbons. De son pur mouvement, & fans y être porté par aucun conseil, il envoya un Gentilhomme à La Fontaine pour s'informer de l'état de sa santé, & pour lui présenter de sa part une bourse de cinquante louis d'or. Il lui fit dire en même temps qu'il auroit souhaité d'en avoir davantage ; mais que c'étoit tout ce qu'il lui restoit du mois courant, & de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs. Ce Prince dans qui l'Europe voyoit de si bonne heure germer les vertus & les sentimens dignes de la grandeur de son rang, se mit des ce temps à la tête des bienfaicteurs de La Fontaine ; & par ses largesses écarta la nécessité qui, comme nous l'avons vû plus haut, alloit bientôt livrer La Fontaine, à l'ambitieuse rivalité d'une Nation qui nous dispute la gloire de soutenir le mérite, & de récompenser les talens.

Apres sa maladie, La Fontaine fut invité par Madame d'Hervard[31] qui l'aimoit beaucoup, à venir loger chez elle. Il accepta cette offre, & retrouva dans cet asyle les douceurs & les attentions que Madame de la Sabliere avoit eues autrefois pour lui. Il se mit alors à traduire en vers les Hymnes de l'Église. Mais il n'avança pas beaucoup dans ce nouveau genre de travail : il l'avoit entrepris trop tard pour être secondé de ce feu poétique qui l'avoit autrefois animé ; & qui se trouvoit alors éteint & dissipé par l'âge, la maladie, le régime, & par les austérités qu'il pratiquait dans sa pénitence.

Il vécut encore deux ans dans cette langueur, & plus il sentoit diminuer ses forces, plus il redoubloit de serveur.[32] Il mourut le 13 Mars 1695, âgé de

soixante-treize ans, huit mois, cinq jours ; & fut enterré dans le cimetiere de S. Joseph, au même endroit où l'on avoit placé le corps de son ami Moliere vingt-deux ans auparavant. Lorsqu'on le deshabilla pour le mettre au lit de la mort, il se trouva couvert d'un cilice.[33] Ce que M. Racine le fils na point laissé échapper lorsqu'il le dépeint ainsi :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours ;
Du Maître qu'il approche, il prévient la justice,
Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Il me reste un mot à dire de ses compositions, & à caractériser plus particulièrement son génie. Il ne connut jamais d'efforts ni de contrainte dans ses ouvrages. L'indépendance de son esprit fut égale à celle de sa vie ; & l'amour de la liberté fut le guide de sa plume & de ses productions, comme il l'étoit de son goût & de ses inclinations. C'est cette aisance & cette facilité d'écrire qui le faisoit ingénieusement appeller par Madame de Bouillon, *un Fablier,* pour dire que ses Fables étoient une production naturelle des idées qui se trouvoient toutes arrangées dans sa tête. Le soin de les en retirer, fut tout son travail, ou pour mieux dire, fut l'ouvrage de la douce & tranquille rêverie dont il s'occupoit. Aussi ne fit-il pas plus de cas de ces mêmes ouvrages, que de la peine qu'ils lui coûterent. C'est ainsi qu'il apprécie modestement l'un & l'autre dans l'épitaphe qu'il s'est composée lui-même.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Et crut les biens chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien scut le dispenser ;
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Ses expressions délicates, enjouées & naïves, furent des copies fideles de la belle nature, dont le goût de concert avec l'esprit, lui firent saisir par-tout les nuances & les traits. C'est ainsi qu'en remaniant les ouvrages des Anciens, il se les est rendu propres, & leur a prêté une tournure & des graces qu'ils n'avoient point. Aussi sage, aussi sensé qu'Ésope ; il la

surpassé autant par la justesse des applications, que par l'élégance & la précision. Plus vif, plus rempli d'intérêt & de chaleur que Phedre, il l'a laissé derriere lui, & s'est ouvert dans ses Fables une carriere toute neuve, toute parsemée de fleurs & d'agrémens piquans.[34] Aussi peut-on dire qu'il est parvenu au plus haut point de perfection où l'on puisse atteindre dans ce genre.

Ses Contes, quoique d'une moindre perfection, sont des chef-d'œuvres d'une autre espece qui, dans le genre naïf, serviront toujours de modele pour la narration. L'intérêt & la faillie, toujours à côté du simple & du naturel, y charment l'esprit & surprennent l'imagination d'une maniere agréable & séduisante. Lorsque La Fontaine raconte, l'on oublie qu'on lit une fiction, on s'oublie soi-même ; & livré à une espece d'enchantement, l'on croit entendre & voir tout ce qu'on lit. S'il change de style, & qu'il adresse quelquefois la parole aux Dames dans ses vers, quelle élégance ! quelle finesse dans ses complimens ! quelle tournure délicate & galante dans ses louanges !

A travers tous ces avantages, cet excellent Auteur n'a pas mis la derniere main à toutes ses piéces. Libre en écrivant comme en toute autre chose, son indolence & sa paresse se manifestent quelquefois par des constructions vicieuses, ou par des défauts de langage. Mais par-tout ou l'on puisse s'arrêter à critiquer ces petites fautes, on aperçoit toujours l'homme de génie & le grand écrivain. S'il pouvoit être soupçonné de malice ou de quelque adresse recherchée, l'on diroit même que ces négligences, dans la place qu'elles occupent, sont souvent l'effet de l'art ; tant elles sont imperceptibles & réparées par les choses qui les précédent ou qui les accompagnent. Mais il ne pouvoit se gêner, comme nous l'avons observé plus haut ; il suivoit son humeur & sa fantaisie, & parcourant tantôt un sujet & tantôt un autre, il se livroit à différens genres : ce qui lui a fait quelquefois négliger la correction dans ses Poësies. Cette légereté d'humeur dont il se divertissoit lui-même, mettoit fort en colere Madame de Sévigné qui, dans une de ses lettres, dit d'un air piqué : *je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable de forcer son esprit ci sortir de son genre, & combien la folie de vouloir chanter fur tous les tons, fait*

une mauvaise musique. En ceci cependant, La Fontaine, loin de forcer son esprit, ne suivoit que son caprice & son inconstance : c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans un discours à Madame de la Sabliere.

Papillon du Parnasse & semblable aux Abeilles,
A qui U bon Platon compare nos merveilles ;
Je suis chose légere, & vole a tous sujets.
Je vais de fleur en fleur, & d'objets en objets ;
A beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornemens de la poësie ; puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes ; mais en même tems vous devez, donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse, mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez, favorablement des inventions si utiles, & tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son

ouvrage répand insensiblement dans une ame les sémences de la vertu, & lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait ensorte que vous apprenez sans peine y ou y pour mieux parler y avec plaisir y tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sçache. Nous espérons beaucoup de cette conduite ; mais, à dire la vérité, il y a des choses, dont nous espérons infiniment d'avantage. Ce sont y MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez, former de si grands desseins ; quand vous le considerez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénétre dès sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une Province, où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, & qu'il en subjugue une autre en huit jours y pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos & les plaisirs regnent dans les cours des autres Princes ; quand non content de dompter les hommes y il veut triompher aussi des élémens ; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste ; avouez le vrai y MONSEIGNEUR y vous soupirez pour la gloire aussi-bien que lui y malgré l'impuissance de vos années : vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez : je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage & de grandeur d'ame y que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque ; mais c'est un Spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante y qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples & de nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet ; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir, est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer y je me hâte de venir aux

fables, & n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites y que celle-ci : c'est MONSEIGNEUR, que je fuis avec un zélé respectueux,

Votre très-humble & très-obéissant,
& très-fidéle serviteur,
DE LA FONTAINE.

PREFACE.

L’INDULGENCE que son a eue pour quelques-unes de mes fables, me donne lieu d’espérer la même grace pour ce recueil. Ce n’est pas qu’un des maîtres de notre éloquence n’ait desapprouvé le dessein de les mettre en vers. Il a crû que leur principal ornement est de n’en avoir aucun : que d’ailleurs la contrainte de la poësie, jointe à la sévérité de notre langue, m’embarrasseroient en beaucoup d’endroits, & banniroient de la plupart de ces récits la briéveté, qu’on peut fort bien appeller l’ame du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu’il languisse. Cette opinion ne sçauroit partir que d’un homme d’excellent goût : je demanderois seulement qu’il en relâchât quelque peu, & qu’il crût que les Graces Lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises que l’on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout je n’ai entrepris la chose que sur l’exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C’est de tout tems, & chez tous les peuples qui font profession de poësie, que le Parnasse a jugé ceci de son appanage. A peine les sables qu’on attribue à Esope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m’empêcher d’en faire un des ornemens de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l’on remit l’exécution de l’arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l’alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit, que les Dieux l’avoient averti plusieurs fois pendant

son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il falloit qu'il y eût du mystére là-dessous ; d'autant plus que les Dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique & la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la derniere dont il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poësie sans harmonie, mais il n'y en a point non plus sans fictions ; & Socrate ne sçavoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait consideré comme sœurs la poësie & nos fables. Phédre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment ; & par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du Prince des philosophes. Après Phédre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise : au contraire je me suis flaté de l'espérance que si je ne courois dans cette carriére avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers, que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles. Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; & si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation ; soit que ma témérité ait été heureuse, & que je ne me fois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême briéveté qui rendent Phédre recommendable ; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai crû qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage ; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractére & le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sçauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sçues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût : c'est ce qu'on demande aujourd'hui ; on veut de la nouveauté & de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommendable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant pour leur servir de pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sçais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, & comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poësie & à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement ; puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles ; & la parabole est-elle autre chose que l'apologue ? c'est-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'insinue avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il est plus

commun & plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse : il n'y en a point, quand des abeilles & des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homere de sa république, y a donné à Esope une place très-honorable. Il souhaite que les enfans sucent ces sables avec le lait : il recommande aux nourrices de les leur apprendre ; car on ne sçauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse & à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces sables ? Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays, sans considérer comment il en sortiroit ; que cela le fit périr lui & son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard & le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le renard en sortit, s'étant servi des épaules & des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire le bouc y demeura, pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; & par conséquent qu'il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas, m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car dans le fonds, elles portent un sens très-solide. Et comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, & par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel & la terre ; de même aussi, par les raisonnemens & les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capables des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les propriétés des animaux, & leurs divers caractéres y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Promethée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de

chaque bête. De ces piéces si différentes il composa notre espece ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainsi ces fables sont un tableau, ou chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'age avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sçachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitans ; ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste ; & pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard, ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premieres notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la fable ; l'ame est la moralité. Aristote n'admet la fable que dans les animaux ; il en exclut les hommes & les plantes. Cette régie est moins de nécessité que de bienséance ; puisque ni Esope, ni Phédre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée : tout au contraire de la moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grâce, & où il est aisé au lecteur de la suppléer. *On ne considéré en France que ce qui plaît : c'est la grande régle, & pour ainsi dire la seule.* Je n'ai donc pas cru que ce fut un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable étoit contée simplement, la moralité séparée, & toujours ensuite. Phédre est venu qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, & transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte, que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir, n'en vient jusques-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon.

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C’est ce que j’ai fait à l’égard de quelques moralités, du succès desqu’elles je n’ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu’à parler de la vie d’Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s’imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractére & des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m’a paru d’abord spécieux ; mais j’ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Ésope : on y trouve trop de niaiseries ; & qui est le sage, à qui de pareilles choses n’arrivent point ? Toute la vie de Socrate n’a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c’est que le caractere que Planude donne à Esope, est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son banquet des sept sages, c’est-à-dire, d’un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le banquet des sept sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait prosession d’être véritable par-tout ailleurs, & de conserver à chacun son caractére. Quand cela seroit, je ne sçaurois que mentir sur la foi d’autrui : me croira-t-on moins que si je m’arrête à la mienne ? car ce que je puis, est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j’intitulerai, Vie d’Ésope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s’y assurera pas ; & fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE

D’ÉSOPE

LE PHRYGIEN.

Nous n’avons rien d’assuré touchant la naissance d’Homere & d’Ésope ; à peine même sçait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C’est dont il y a lieu de s’étonner, vû que l’histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de Princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu’aux moindres particularités de leur vie ; & nous ignorons les plus importantes de celles d’Ésope & d’Homere, c’est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siécles suivans. Car Homere n’est pas seulement le pere des Dieux, c’est aussi celui des bons Poëtes. Quant à Ésope, il me semble qu’on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Gréce s’est tant vantée ; lui qui enseignoit la véritable sagesse, & qui l’enseignoit avec bien plus d’art que ceux qui en donnent des définitions & des régles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleuses, particulierement celle que Planude a écrite. Pour moi je n’ai pas

voulu m’engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siécle ou la mémoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas être encore éteinte, j’ai cru qu’il sçavoit par tradition ce qu’il a laissé. Dans cette croyance, je l’ai suivi, sans retrancher de ce qu’il a dit d’Ésope que ce qui m’a semblé trop puéril, ou qui s’écartoit en quelque façon de la bienséance.

Ésope étoit Phrygien, d’un bourg appellé *Amorium*. Il nâquit vers la cinquante-septiéme Olympiade, quelques deux cens ans après la fondation de Rome. On ne sçauroit dire s’il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d’elle : car en le douant d’un très-bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de visage, ayant à peine figure d’homme, jusqu’à lui refuser presqu’entiérement l’usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n’auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit pas manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu’il eut, l’envoya aux champs labourer la terre ; soit qu’il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s’ôter de devant les yeux un objet si desagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, & les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre a son sommelier, appellé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu’Ésope eut affaire dans le logis. Aussi-tôt qu’il y fut entre, Agathopus se servit de l’occasion, & mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetterent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu’il se pût jamais justifier, tant il étoit bégue, & paroissoit idiot. Les châtimens dont les anciens usoient envers leurs esclaves, étoient fort cruels, & cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jetta aux pieds de son maître ; & se faisant entendre du mieux qu’il put, il témoigna qu’il demandoit pour toute grace qu’on sursît de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla quérir de l’eau tiéde, la but en présence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche, & ce qui s’enfuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s’être ainsi justifié, il fit signe qu’on obligeât les autres d’en faire autant. Chacun, demeura surpris : on n’auroit pas cru qu’une telle invention pût partir d’Esope. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent

de l’eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L’eau ne laissa pas d’agir, & de mettre en évidence les figues toutes crues encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître sut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c’étoient des Prêtres de Diane) le prierent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu’il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Ésope les obligea premierement de se reposer à l’ombre ; puis leur ayant présenté une légere collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu’après qu’il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au ciel, & prierent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esope les eut quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s’endormir. Pendant son sommeil il s’imagina que la fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu’il est l’auteur. Réjoui de cette aventure, il s’éveilla en sursaut ; & en s’éveillant : qu’est ceci ? dit-il, ma voix est devenue libre ; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu’il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d’œconome, & qui avoit l’œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une saute qui ne le méritoit pas, Ésope ne put s’empêcher de le reprendre, & le menaça que ses mauvais traitemens seroient sçus. Zénas, pour le prévenir, & pour se venger de lui, alla dire au maître qu’il étoit arrivé un prodige dans sa maison ; que le Phrygien avoit recouvré la parole ; mais que le méchant ne s’en servoit qu’a blasphêmer & à médire de leur Seigneur. Le maître le crut, & passa bien plus avant ; car il lui donna Ésope, avec liberté d’en faire ce qu’il voudroit. Zénas, de retour aux champs, un marchand l’alla trouver, & lui demanda si pour de l’argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n’en ai pas le pouvoir ; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le

marchand dit : est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? on le prendroit pour un outre. Dès que le marchand eut ainsi parle, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappella, & lui dit : achete-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les sera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, & dit en riant : les Dieux soient loués ; je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées, ce marchand trasiquoit d'esclaves : si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope pria que son eût égard à sa taille ; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit sait par bêtise : mais dès la dînée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant : ainsi le soir, & de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, & d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope au contraire ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présenterent, entr'autres un philosophe appellé Xantus. Il demanda au grammairien & au chantre ce qu'ils sçavoient faire : tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles ; son grammairien trois mille, & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Ésope pardessus le marché. La cherté du

grammairien & du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelqu'emplette, ses disciples lui conseillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace : en seroit un épouventail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Ésope répondit : à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnerent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas ; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle les filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur ; mais elles surent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre ; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Ésope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit : car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi-bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne prositoient point ; tout au

contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amandement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire ; & ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara sa terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouseroit un second, qui auroit des enfans d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réservoit toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva, quelque temps après, un grand différend entre le philosophe & sa femme. Le philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Ésope : va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expressément : va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie ? Ésope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colére, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, fans que les raisons ni les priéres y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. II acheta force gibier, comme pour une noce considérable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de

revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame sçut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faifoit de nouvelles piéces à son maître, & tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit le dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les fausses : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louerent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégouterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité & de la raison : par elle on bâtit les villes & on les police ; on instruit, on persuade, on régne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Et bien, dit Xantus, (qui prétendoit l'attraper) achete-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi ; & je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, & qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre, elle profére des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire ; car il sçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine ? reprit Ésope. Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place ; & voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sçût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur ; mais il disoit en lui-même : c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier : rien ne lui plaisoit ; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé ; & ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau, que la femme du philosophé avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée : il faut brûler l'ouvriere, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais quérir ma femme, on ne fera qu'un bucher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, & lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvoit occasion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? Sçavois-je que l'on me seroit aller où je vais ? Le Magistrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus de sa part, voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Ésope, & combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi-bien au maître qu'aux écoliers. La débauché de vin, leur dit-il, a trois degrés ; le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisiéme, de fureur. On se

moqua de son observation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter quil boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison quil boiroit la mer toute entiere ; & pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus surent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, & que sa maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien allarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans : c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l expédient que Xantus avoit trouvé, pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté, Xantus la lui refusa, & dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu : si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit ; partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis : s'il étoit heureux & que par exemple deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussi-tôt. Son maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux corneilles qui s'abbattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivieres. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il

promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs ! Moi qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope : mais quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre a la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monumens, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée[35] des premieres lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je ? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du trésor. Elle signifie, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet ils le trouverent, après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me sera un autre trésor plus précieux que celui, que nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premieres lettres de ces mots : Ἀπὸβας, βήματα, , &c. c'est-à-dire, *si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un trésor.* Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi : n'espere donc pas que je t'affranchisse. Et moi, repliqua Esope, je vous dénoncerai au Roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient ; & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé, dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, & qu'il n'en dît mot ; de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle maniére qu'elles enfermoient un triple sens, & signifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ?

Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m’affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l’anneau public (c’étoit apparemment quelque sceau que l’on apposoit aux délibérations du Conseil) & le fit tomber au sein d’un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, & comme étant philosophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda temps, & eut recours à son oracle ordinaire ; c’étoit Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public ; parce que s’il rencontroit bien, l’honneur en seroit toujours à son maître ; sinon, il n’y auroit que l’esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, & le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu’on le vit, chacun s’éclata de rire ; personne ne s’imagina qu’il pût rien partir de raisonnable d’un homme sait de cette maniére. Ésope leur dit qu’il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu’il dît donc sans crainte ce qu’il jugeoit de ce prodige. Ésope s’en excusa sur ce qu’il n’osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître & l’esclave : si l’esclave disoit mal, il seroit battu ; s’il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussi-tôt on pressa Xantus de l’affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la sin le Prévôt de ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu’il en avoit, comme Magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé d’y donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige ; & que l’aigle enlevant leur sceau, ne signifioit autre chose qu’un Roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu’ils eussent à se rendre ses tributaires, sinon qu’il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d’avis qu’on lui obéît. Ésope leur dit que la fortune présentoit deux chemins aux hommes ; l’un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la fuite très-agréable ; l’autre d’esclavage, dont les commencemens étoient plus aisés, mais la fuite laborieuse. C’étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de

défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Ésope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vû la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté, s'ils le lui livroient. Des principaux de la ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheteroient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups & les brébis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs chiens pour otages : quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main : il s'en alloit la tuer comme, il avoit fait des sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette cigale ; je n'ai que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration & de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycerus, Roi de Babilone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problêmes à

résoudre sur toutes sortes de matiéres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycerus, assisté d'Ésope, avoit toujours l'avantage, & se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, & fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Esope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycerus. Lycerus persuadé par le cachet & par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que sans autre enquête, il fît mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui sauva la vie ; & à l'insçu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo, Roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de lui envoyer des architectes qui sçussent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycerus ayant lû les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court ; ce qui fit que le Roi regretta Ésope : quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il envoyeroit au printemps des architectes & le répondant à toutes sortes de questions. Lycerus remit Ésope en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Ésope le reçut comme son enfant ; &, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & son Prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres ; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret ; parler peu, & chasser de chez soi les babillards ; ne se point laisser abattre aux malheurs ; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant ; sur tout n'être point envieux du

bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Ésope, comme un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Nectenabo, Ésope choisit des aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire) il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Nectenabo qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée : il ne s'y attendoit pas, & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes & le répondant. Esope dit que le répondant étoit lui-même, & qu'il seroit voiries architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Ésope à Nectenabo, que je vous ai trouvé les ouvriers : fournissez-leur des matériaux. Nectenabo avoua que Lycerus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope. J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hannissement des chevaux qui sont devers Babilone : qu'avez-vous à répondre là-dessus ? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain ; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos Dieux ? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Ésope ; car la nuit derniere il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roi : comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage ? Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos jumens entendent de si loin nos chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre ?

Ensuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, & sçavans en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, ou le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposerent à Esope diverses choses, celle-ci entr'autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcboutans, & autour de ces arcboutans se promenent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfans de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne, l'an ; les villes, ce sont les mois ; & les arcboutans, les jours, autour desquels se promenent alternativement le jour & la nuit.

Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix, & que j'aie la confusion pour mon partage ? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule, par laquelle Nectenabo confessoit de devoir deux mille talens à Lycerus. La cédule fut mise entre les mains de Nectenabo, toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria : voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prens à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Ésope. Nectenabo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodope, celle-là qui, des libéralités de ses amans, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babilone, fut reçu de Lycerus avec de grandes démonstrations de joie & de bienveillance : ce Roi lui sit ériger une statue. L'envie de voir & d'apprendre lui fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycerus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Gréce encore une fois.

Lycerus ne le laissa pas partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre fur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flotent fur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un si violent desir de vengeance, (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Ésope de vol & de sacrilége, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine ; ils l'accuserent d'avoir dérobé leur vase. Ésope le nia avec des sermens : on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire, n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquerent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de tems. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'apperçut, fondit sur lui ; & sayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite chapelle dédiée à Appollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet asyle, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne

trouvera point de retraite sûre, non pas même dedans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les priéres de l'escarbot, enleva un liévre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de tems après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & satisfaire aux manes d'Esope. Aussi-tôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit ; les hommes vengerent aussi la mort de leur sage. La Gréce envoya des commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.

FABLES

CHOISIES.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

Je chante les Héros dont Esope est le pere,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongere,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, & même les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'Animaux pour instruire les Hommes.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE aimé des Cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,

Les faits de tes ayeux, & les vertus des Rois.
Je vais t’entretenir de moindres aventures,
Te tracer, en ces vers, de légeres peintures ;
Et si de t’agréer je n’emporte le prix,
J’aurai du moins l’honneur de l’avoir entrepris.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La Cigale ayant chanté
Tout l’été,
Se trouva fort dépourvûe
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu’à la saison nouvelle.
Je vous pairai, lui dit-elle,
Avant l’Oût, foi d’animal,
Intérêt & principal.
La Fourmi n’est pas prêteuse :
C’est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?

Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
VOUS chantiez ? J’en suis fort aise ;
Hé bien, dansez maintenant.

LA CIGALE ET LA FOURMI. Fable I.

FABLE II.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître Corbeau sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage :
Maître Renard, par l’odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monsieur du Corbeau !
Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie :
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s’en saisit, & dit : mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l’écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu’on ne l’y prendroit plus.

LE CORBEAU ET LE RENARD. Fable II.

FABLE III.

LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF.

Une Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n’étoit pas grosse en tout comme un oeuf,
Envieuse s’étend, & s’enfle, & se travaille,
Pour égaler l’animal en grosseur,
Disant : regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? Dites-moi, n’y suis-je point encore ?
Nenni. M’y voici donc ? Point du tout. M’y voila ?
Vous n’en approchez point. La chetive pécore
S’enfla si bien, qu’elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs :
Tout petit prince a des ambassadeurs :
Tout marquis veut avoir des pages.

LE GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI QUE LE BŒUF. Fable III.

FABLE IV.

LES DEUX MULETS,

Deux Mulets cheminoient, l’un d’avoine chargé,
L’autre portant l’argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d’une charge si belle,
N’eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d’un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette :
Quand l’ennemi se présentant.
Comme il en vouloit à l’argent.
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein & l’arrête.
Le Mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups, il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu’on m’avoit promis ?
Ce Mulet qui me suit, du danger se retire,
Et moi j’y tombe & j’y péris.
Ami, lui dit son camarade,
Il n’est pas toujours bon d’avoir un haut emploi :
Si tu n’avois servi qu’un meûnier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.

LES DEUX MULETS. Fable IV.

LES DEUX MULETS. Fable IV. *2me Planche*

FABLE V.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Un Loup n’avoit que les os & la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde :
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s’étoit fourvoyé par mégarde.
L’attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l’eût fait volontiers
Mais il falloit livrer bataille ;
Et le Mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l’aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur son embonpoint qu’il admire.
Il ne tiendra qu’à vous, beau sire,
D’être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères & pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? rien d’assuré : point de franche lipée ;
Tout à la pointe de l’épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit : que me faudra-t-il faire ?
Presque rien, dit le Chien, donner la chaste aux gens
Portant bâtons, & mendians ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi, votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.

Le Loup déja se forge une félicité,
Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé :
Qu’est-cela ? lui dit-il. Rien. Quoi rien ? Peu de chose.
Mais encor ? Le collier dont je suis attaché,
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ! dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ! Pas toujours, mais qu’importe !
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune forte ;
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s’enfuit, & court encor.

LE LOUP ET LE CHIEN. Fable V.

FABLE VI.

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

La Génisse, la Chévre, & leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les lacs de la Chévre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussi-tôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit : nous sommes quatre à partager la proie ;
Puis, en autant de parts le cerf il dépeça :
Prit pour lui la premiere en qualité de sire :
Elle doit être à moi, dit-il ; & la raison,
C’est que je m’appelle Lion :
A cela l’on n’a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le sçavez, c’est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétens la troisiéme.
Si quelqu’une de vous touche à la quatriéme,
Je l’étranglerai tout d’abord.

LA GENISSE, LA CHÉVRE ET LA BREBIS, EN SOCIETÉ AVEC LE LION. Fable VI.

J.B. Oudry inv.

P.E. Motte Sculp.

LA GENISSE, LA CHEVRE ET LA BREBIS, EN SOCIETE AVEC LE LION. Fable VI.

FABLE VII.

LA BESACE.

Jupiter dit un jour : que tout ce qui respire
S’en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu’un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai reméde à la chose.
Venez, singe, parlez le premier ; & pour cause ;
Voyez ces animaux ; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? moi, dit-il, pourquoi non ?
N’ai-je pas quatre pieds aussi-bien que les autres ?
Mon portrait, jusqu’ici, ne m’a rien reproché :
Mais pour mon frere l’ours on ne l’a qu’ébauché ;
Jamais, s’il me veut croire, il ne se fera peindre.
L’ours venant là-dessus, on crut qu’il s’alloit plaindre.
Tant s’en faut, de sa forme il se loua très-fort,
Glosa sur l’éléphant, dit qu’on pourroit encor
Ajoûter à sa queue, ôter à ses oreilles,
Que c’étoit une masse informe & sans beauté.
L’éléphant étant écouté,
Tout sage qu’il étoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu’à son appétit,
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,

Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya s’étant censurés tous ;
Du reste contens d’eux. Mais parmi les plus fous
Notre espéce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, & taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On se voit d’un autre œil qu’on ne voit son prochain.
Le Fabricateur souverain
NOUS créa besaciers tous de même maniére,
Tant ceux du temps passé que du temps d’aujourd’hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d’autrui.

LA BESACE; Fable VII

FABLE VIII.

L’HlRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

Une Hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vû,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu’aux moindres orages,
Et, devant qu’ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu’au temps que la chanvre se seme,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons,
Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
Je sçaurai m’éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n’est pas loin,
Que ce qu’elle répand sera votre ruine.
De-là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte & mainte machine,
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison ;
Gare la cage ou le chaudron.
C’est pourquoi, leur dit l’Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiseaux se moquerent d’elle :
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chéneviere fut verte,
L’Hirondelle leur dit : arrachez brin à brin
Ce qu’a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophéte de malheur, babillarde, dit-on,

Le bel emploi que tu nous donnes !

Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crûe,
L’Hirondelle ajoûta : ceci ne va pas bien,
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais puisque jusqu’ici l’on ne m’a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, & qu’à leurs bleds
Les gens n’étant plus occupés,
Feront aux Oisillons la guerre,
Quand reginglettes & réseaux
Attraperont petits Oiseaux,
Ne volez plus de place en place ;
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue & la bécasse.
Mais vous n’êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts & les ondes,
Ni d’aller chercher d’autres mondes :
C’est pourquoi vous n’avez qu’un parti qui soit sûr,
C’est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oisillons, las de l’entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément,
Que faisoient les Troyens, quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oisillon se vit esclave retenu.

Nous n’écoutons d’instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

L’HIRONDELLE ET LES PETITS OYSEAUX. Fable VIII

FABLE IX.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D’une façon fort civile,
A des reliefs d’ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin :
Mais quelqu’un troubla la fête
Pendant qu’ils étoient en train.

A la porte de la sale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le fuit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussi-tôt :
Et le citadin de dire,
Achevons tout notre rôt.

C’est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n’est pas que je me pique
De tous vos festins de roi.

Mais rien ne vient m’interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, si du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS. Fable IX.

FABLE X.

LE LOUP ET L’AGNEAU.

La raison du plus fort est toujours la meilleure,
Nous l’allons montrer tout à l’heure.
Un Agneau se désaltéroit
Dans le courant d’une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l’Agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colere,
Mais plutôt qu’elle considere
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au dessous d’elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
Et je sçai que de moi tu médis l’an passé.
Comment l’aurois-je fait si je n’étois pas né ?
Reprit l’Agneau, je téte encor ma mere.
Si ce n’est toi, c’est donc ton frere.
Je n’en ai point. C’est donc quelqu’un des tiens ;
Car vous ne m’épargnez guère,
Vous, vos bergers & vos chiens.
On me l’a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l’emporte, puis le mange,
Sans autre forme de procès.

LE LOUP ET L'AGNEAU. Fable X

FABLE XI.

L’HOMME ET SON IMAGE.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Un Homme, qui s’aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusoit toujours les miroirs d’être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit par-tout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames.
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu’il peut s’imaginer,
N’osant plus des miroirs éprouver l’aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s’y voit, il se fâche, & ses yeux irrités
Pensent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu’il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi ! le canal est si beau,
Qu’il ne le quitte qu’avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; & cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d’entretenir.

Notre ame, c’est cet homme amoureux de lui-même :
Tant de miroirs, ce sont les sottises d’autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes.
Et quant au canal, c’est celui
Que chacun sçait, le livre des maximes.

L'HOMME ET SON IMAGE. POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT. Fable XI.

J.B. Oudry inv.

J.J. Flipart Sculp.

L’HOMME ET SON IMAGE POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT. Fable XI.

FABLE XII.

LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES, ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES.

Un envoyé du Grand Seigneur,
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre Prince a des dépendans
Qui, de leur chef, sont si puissans,
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de sens,
.
Lui dit : je sçai par renommée,
Ce que chaque Électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, & qui pourtant est vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement & d'épouvanté.

Ce chef passe, & le corps, & chaque queue aussi ;
Rien ne les empêcha, l’un fit chemin à l’autre.
Je soutiens qu’il en est ainsi
De votre Empereur & du nôtre.

LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES, ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES. Fable XII.

J.B. Oudry inv.

C.N. Cochin p. aqua forti, N. Beauvais cælo, sculpserunt.

LE DRAGON À PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON À PLUSIEURS QUEUES. Fable XII

LE DRAGON À PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON À PLUSIEURS QUEUES. Fable XII. *2e pl*

FABLE XIII.

LES VOLEURS ET L’ÂNE.

Pour un Âne enlevé deux Voleurs se battoient :
L’un vouloit le garder, l’autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poings trotoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisiéme larron,
Qui saisit maître Aliboron.

L’âne, c’est quelquefois une pauvre province.
Les voleurs sont tel & tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc & le Hongrois :
Au lieu de deux j’en ai rencontré trois.
Il est assez de cette marchandise.
De nul d’eux n’est souvent la province conquise.
Un quart voleur survient, qui les accorde net,
En se saisissant du baudet.

LES VOLEURS ET L'ÂNE. Fable XIII

FABLE XIV.

SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa Maîtresse & son Roi.
Malherbe le disoit : j'y souscris quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille & gagne les esprits.
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athlete ; &, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'athlete étoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, lui sans autre mérite :
Matiere infertile & petite.
Le poëte d'abord, parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor & Pollux, ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux luteurs glorieux ;
Éleve leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces freres s'étoient signalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage,
L'athlete avoit promis d'en payer un talent ;
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers ; & dit fort franchement
Que Castor & Pollux acquitassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi : nous ferons bonne vie.

Les conviés sont gens choisis,
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eût peur
De perdre, outre son dû, le gré de la louange.
Il vient, l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table, & la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce, & pour prix de ses vers
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, & le plafond
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats & flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complette
La vengeance dûe au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlete,
Et renvoya les conviés
Pour la plûpart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle ; on doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mere,
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte ; & dis premiérement,
Qu'on ne sçauroit manquer de louer largement
Les Dieux & leurs pareils : de plus, que Melpoméne

SIMONIDE PRESERVÉ PAR LES DIEUX. Fable XIV

Souvent, sans déroger, trafique de sa peine :
Enfin, qu’on doit tenir notre art à quelque prix.

Les grands se font honneur dès lors qu’ils nous font grace.
Jadis l’Olympe & le Parnasse
Etoient freres & bons amis.

FABLE XV.

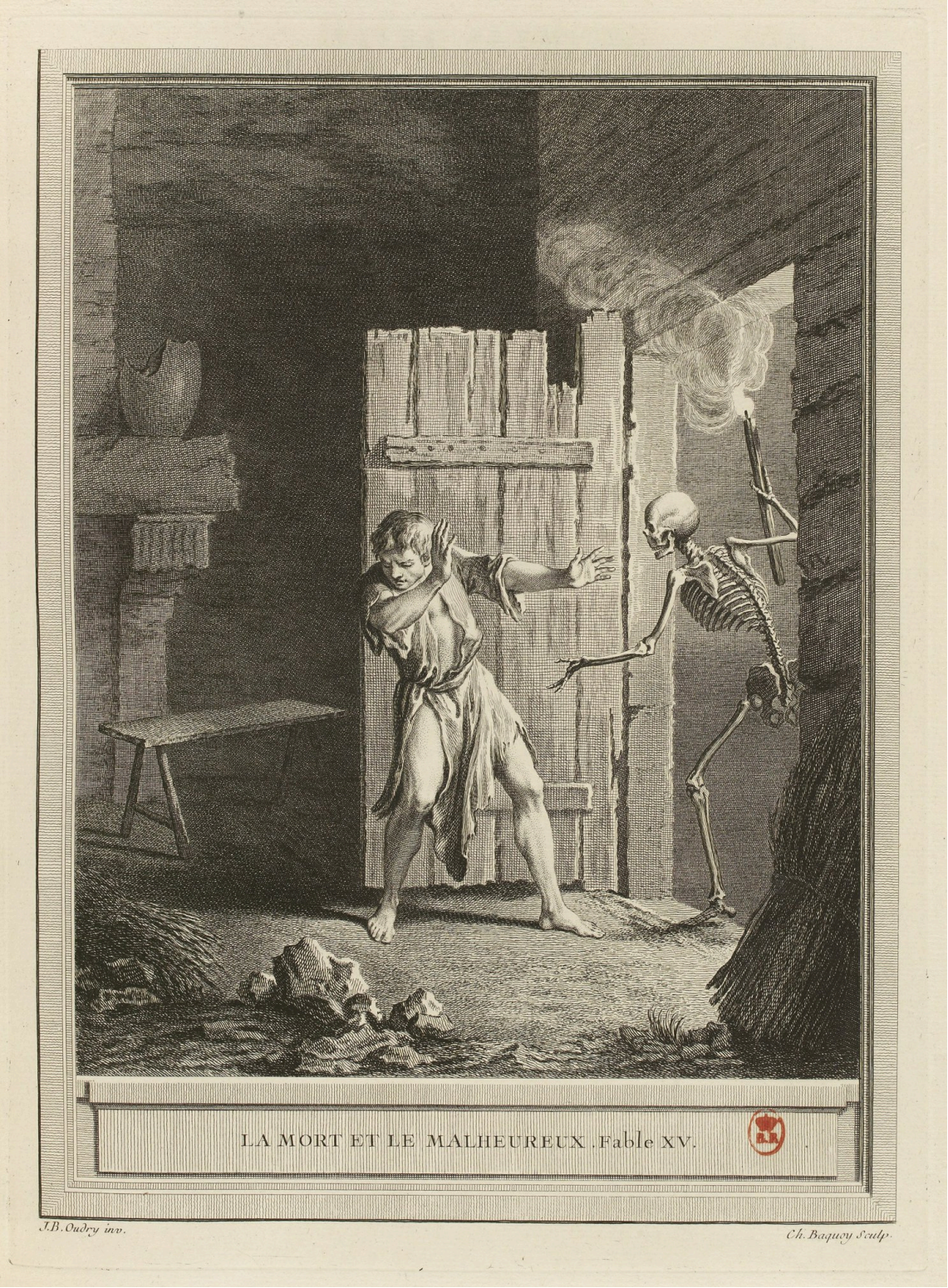
LA MORT ET LE MALHEUREUX.

Un Malheureux appelloit tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort, lui disoit–il, que tu me sembles belle !
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l’obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je ! cria-t-il, ôtez-moi cet objet ;
Qu’il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d’horreur & d’effroi !
N’approche pas, ô Mort, ô Mort, retires-toi.

Mécénas fut un galant homme :
Il a dit quelque part, qu’on me rende impotent,
Cul de jatte, gouteux, manchot ; pourvu qu’en somme
Je vive, c’est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t’en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d’une autre façon par Esope, comme la Fable suivante le sera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu’un me fit connoître que j’eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui fut dans Esope. Cela m’obligea d’y avoir recours. Nous ne sçaurions aller plus avant que les Anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins

toutefois ma Fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à propos, que je n'ai pas crû le devoir omettre



LA MORT ET LE MALHEUREUX. Fable XV

FABLE XVI.

LA MORT ET LE BUCHERON.

Un pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans,
Gémissant & courbé marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impots,
Le créancier & la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort ; elle vient sans tarder :
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois, tu ne tarderas guére.
Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plutôt souffrir que,
C'est la devise des hommes.

LA MORT ET LE BUCHERON. Fable XVI.

FABLE XVII.

L’HOMME ENTRE DEUX ÂGES ET SES DEUX MAÎTRESSES.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu’il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant
De quoi choisir. Toutes vouloient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n’est pas une petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L’une encor verte ; & l’autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu’avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L’alloient quelquefois testonnant,
C’est-à-dire, ajustant sa tête.
La vieille à tout moment de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fut plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant que notre tête grise
Demeura sans cheveux, & se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
Qui m’avez si bien tondu :
J’ai plus gagné que perdu ;

Car d’hymen point de nouvelles.

Celle que je prendrois voudroit qua sa façon
Je vécusse, & non à la mienne.
Il n’est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

L'HOMME ENTRE DEUX ÂGES, ET SES DEUX MAÎTRESSES. Fable XVII.

J.B. Oudry inv.

C. Cochin aqua forti, R. Gaillard cælo sculp.

L’HOMME ENTRE DEUX ÂGE, ET SES DEUX MAÎTRESSES. Fable XVII

FABLE XVIII.

LE RENARD ET LA CICOGNE.

Compere le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & sans beaucoup d'apprêts.
Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet clair, (il vivoit chichement)
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cicogne son hôtesse,
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout, Renards n'en manquent point :
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure,
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.

LE RENARD ET LA CICOGNE . Fable XVIII.

J.B. Oudry inv.

M. Aubert . Sculp .

LE RENARD ET LA CICOGNE . Fable XVIII . 2e Pl.

J.B. Oudry inv.

J.J. Flipart Sculp.

FABLE XIX.

L’ENFANT ET LE MAÎTRE D’ÉCOLE.

Dans ce récit je prétens faire voir
D’un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l’eau se laissa cheoir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu’un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S’étant pris, dis-je, aux branches de ce saule ;
Par cet endroit passe un Maître d’École.
L’enfant lui crie, au secours, je péris.
Le Magister se tournant à ses cris,
D’un ton fort grave à contre-temps s’avise
De le tancer. Ah le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l’a mis sa sotise !
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parens sont malheureux, qu’il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu’ils ont de maux ! & que je plains leur sort !
Ayant tout dit, il mit l’enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu’on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connoître au discours que j’avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l’engeance.
En toute affaire, ils ne font que songer
Au moyen d’exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger,
Tu seras après ta harangue.

L’ENFANT ET LE MAÎTRE D’ECOLE. Fable XIX.

FABLE XX.

LE COQ ET LA PERLE.

Un jour un Coq détourna
Une perle qu’il donna
Au beau premier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D’un manuscrit, qu’il porta
Chez son voisin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu’il est bon,
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

LE COQ ET LA PERLE. Fable XX.

FABLE XXI.

LES FRÊLONS ET LES MOUCHES A MIEL.

A l’œuvre on connoît l’artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouverent :
Des Frêlons les réclamerent.
Des Abeilles s’opposant,
Devant certaine Guêpe on traduisit la cause.
Il étoit mal-aisé de décider la chose.
Les témoins déposoient qu’autour de ces rayons,
Des animaux aîlés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
Avoient long-temps paru. Mais quoi ! Dans les Frêlons
Ces enseignes étoient pareilles.
La Guêpe ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle ; &, pour plus de lumiére,
Entendit une fourmilliére.
Le point n’en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci ?
Dit une Abeille fort prudente ;
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
NOUS voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le Juge se hâte.
N’a-t-il point assez léché l’Ours ?
Sans tant de contredits & d’interlocutoires,
Et de fratras, & de grimoires,
Travaillons, les Frêlons & nous :
On verra qui sçait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.

Le refus des Frêlons fit voir

Que cet art passoit leur sçavoir ;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu’on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l’on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code :
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu’on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs.
On fait tant à la fin que l’huître est pour le Juge,
Les écailles pour les plaideurs.

LES FRÉLONS ET LES MOUCHES A MIEL. Fable XXI.

J.B. Oudry inv.

C Baquoy Sculp

LES FRÈLONS ET LES MOUCHES A MIEL. Fable XXI.

FABLE XXII.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le Chêne un jour dit au Roseau :
VOUS avez bien sujet d'accuser la Nature ;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau,
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
VOUS oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil.
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.
Encor si vous naissez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir,
Je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La Nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos :
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie :
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine

Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l’empire des morts.

Fin du premier Livre.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU. Fable XXII.

FABLES CHOISIES.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE

Quand j’aurois en naissant reçu de Calliope
Les dons qu’à ses Amans cette Muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d’Ésope :
Le mensonge & les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de sçavoir orner toutes ces fictions ;
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l’essaie ; un plus sçavant le fasse.
Cependant jusqu’ici d’un langage nouveau
J’ai fait parler le loup & répondre l’agneau :
J’ai passe plus avant, les arbres & les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ?

Vraiment me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus autentiques
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,
Apres dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiére Cité :
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,

D'un rare & nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomede, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troye,
Livrant à leur fureur ses Dieux mêmes en proie :
Stratagême inoui, qui des fabricateurs
Paya la constance & la peine.
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs,
La période est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges,
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Et bien, baissons d'un ton. La jalouse Amarille
Songeoit à son Alcipe, & croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons & son chien pour témoins.
Tircis qui l'aperçut, se glisse entre des saules ;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphir, & le priant
De les porter à son amant.
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant :
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit censeur, te tairas-tu ?
Ne sçaurois-je achever mon conte ?
C'est un dessein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire. .
Les délicats sont malheureux :
Rien ne sçauroit les satisfaire.

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOÛT DIFFICILE. Fable XXIII

FABLE II.

CONSEIL TENU PAR LES RATS.

Un Chat nommé Rodilardus,
Faisoit de Rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restoit n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son sou ;
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un Chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne très-prudente,
Opina qu'il falloit, & plutôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiroient fous terre ;
Qu'il n'y sçavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen.
Chose ne leur parut à tous plus salutaire ;
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : je n'y vas point, je ne suis pas si sot :
L'autre : je ne sçaurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de Rats, mais chapitres de Moines ;
Voire chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?
La Cour en Conseillers foisonne.
Est-il besoin d'exécuter ?

L’on ne rencontre plus personne.

CONSEIL TENU PAR LES RATS. Fable XXIV

FABLE III.

LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD, PARDEVANT LE SINGE.

Un Loup disoit que l’on l’avoit volé.
Un Renard, son voisin, d’assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appellé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque partie.
Thémis n’avoit point travaillé,
De mémoire de Singe, a fait plus embrouille.
Le Magistrat suoit en son lit de justice.
Après qu’on eut bien contesté,
Repliqué, crié, tempêté ;
Le Juge, instruit de leur malice,
Leur dit : je vous connois de long-temps, mes amis,
Et tous deux vous pairez l’amende :
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu’on ne t’ait rien pris,
Et toi, Renard, as pris ce que l’on te demande.
Le Juge prétendoit, qu’à tort & à travers,
On ne sçauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l’impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, étoit une chose à mais je ne m’en suis servi qu’après Phédre. C’est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PARDEVANT LE SINGE. Fable XXV.

J.B. Oudry inv.

D. Sornique sculp.

LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PARDEVANT LE SINGE. Fable XXV

FABLE IV.

LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE.

Deux Taureaux combattoient à qui posséderoit
Une Génisse avec l’empire.
Une Grenouille en soupiroit.
Qu’avez-vous ? se mit à lui dire
Quelqu’un du peuple croassant.
Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l’exil de l’un ; que l’autre le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus sur l’herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;
Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l’une, & puis l’autre ; il faudra qu’on pâtisse
Du combat qu’a causé madame la Génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L’un des Taureaux en leur demeure
S’alla cacher à leurs dépens,
Il en écrasoit vingt par heure.
Hélas ! On voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOULLE. Fable XXVI.

FABLE V.

LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES.

Une Chauve-souris donna tête baissée,
Dans un nid de Belette : & si-tôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les Souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi ? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire ?
N'êtes-vous pas Souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi Souris ! Des méchans vous ont dit ces nouvelles :
Grâce à l'Auteur de l'univers,
Je suis oiseau : voyez mes aîles :
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raison plut, & sembla bonne.
Elle fait si bien, qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre Belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis, avec son long museau,
S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.
Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
Je suis Souris : vive les Rats ;
Jupiter confonde les Chats.

Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui d’écharpe changeans,
Aux dangers, ainsi qu’elle, ont souvent fait la figue.
Le Sage dit, selon les gens,
Vive le Roi, vive la Ligue.

LE CHAUVESOURIS ET LES DEUX BELETTES. Fable XXVII

FABLE VI.

L’OISEAU BLESSÉ D’UNE FLÉCHE.

Mortellement atteint d’une fléche empennée,
Un Oiseau déploroit sa triste destinée ;
Et disoit en souffrant un surcroît de douleur,
Faut-il contribuer à son propre malheur ?
Cruels humains, vous tirez de nos aîles
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l’autre.

L’OISEAU BLESSE D’UNE FLECHE. Fable XXVIII.

FABLE VII.

LA LICE ET SA COMPAGNE.

Une Lice étant sur son terme,
Et ne sçachant où mettre un fardeau si pesant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De lui prêter sa hute, ou la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine :
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échû, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

LA LICE ET SA COMPAGNE . Fable XXIX .

FABLE VIII

L’AIGLE ET L’ESCARBOT.

L’Aigle donnoit la chasse à maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s’enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l’Escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Étoit sûr : mais où mieux ? Jean Lapin s’y blotit.
L’Aigle fondant sur lui, nonobstant cet asyle,
L’Escarbot intercède, & dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D’enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la lui, de grace, ou l’ôtez à tous deux :
C’est mon voisin, c’est mon compere.
L’oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l’aîle l’Escarbot,
L’étourdit, l’oblige à se taire,
Enleve Jean Lapin. L’Escarbot indigné,
Vole au nid de l’Oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L’Aigle étant de retour, & voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris ; &, pour comble de rage,
Ne sçait sur qui venger le tort qu’elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd :
Il fallut, pour cet an, vivre en mere affligée.
L’an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L’Escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean Lapin, derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel que l’écho de ces bois
N’en dormit de plus de six mois.

L’oiseau qui porte Ganiméde,

Du Monarque des Dieux enfin implore l’aide,
Dépose en son giron ses œufs, & croit qu’en paix
Ils seront dans ce lieu ; que pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note ;
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte :
Le Dieu la seçouant jetta les œufs à bas.
Quand l’Aigle sçut l’inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D’abandonner sa Cour, d’aller vivre au déserts
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l’Escarbot comparut,
Fit sa plainte, & conta l’affaire.
On fit entendre à l’Aigle enfin qu’elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d’accord,
Le Monarque des Dieux s’avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l’Aigle fait l’amour,
En une autre saison, quand la face Escarbote
Est en quartier d’hyver, & comme la Marmote,
Se cache & ne voit point le jour.

L’AIGLE ET L’ESSCARGOT. .Fable XXX.

FABLE IX.

LE LION ET LE MOUCHERON.

Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre :
C’est en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.
L’autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me faste peur, ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi,
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette & le héros.
Dans l’abord il se met au large,
Puis, prend son temps, fond sur le cou
Du Lion qu’il rend presque fou.
Le quadrupéde écume, & son œil étincelle :
Il rugit : on se cache, on tremble à l’environ ;
Et cette alarme universelle
Est l’ouvrage d’un Moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l’échine, & tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du nâseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L’invisible ennemi triomphe, & rit de voir
Qu’il n’est griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne faste son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l’entour de ses flancs,
Bat l’air, qui n’en peut mais ; & sa fureur extrême
Le fatigue, l’abat : le voilà sur les dents.

L’insecte, du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,

Va par-tout l’annoncer, & rencontre en chemin
L’embuscade d’une araignée :
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là, peut nous être enseignée ?
J’en vois deux, dont l’une est qu’entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits :
L’autre, qu’aux grands périls tel a pû se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

LE LION ET LE MOUCHERON. Fable XXXI

FABLE X.

L’ÂNE CHARGÉ D’ÉPONGES, ET L’ÂNE CHARGÉ DE SEL.

Un Anier, son sceptre à la main,
Menoit en Empereur Romain
Deux coursiers à longues oreilles.
L’un, d’éponges chargé, marchoit comme un courier ;
Et l’autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélerins
Par monts, par vaux & par chemins
Au gué d’une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchés se trouverent.
L’Anier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l’Ane à l’éponge monta,
Chassant devant lui l’autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l’eau, puis s’échappa :
Car au bout de quelques nagées
Tout son sel se fondit si bien,
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d’autrui.
Voilà mon Ane à l’eau, jusqu’au col il se plonge,
Lui, le conducteur & l’éponge.
Tous trois bûrent d’autant : l’Anier & le Grison
Firent à l’éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,

Et de tant d’eau s’emplit d’abord,

Que l’Ane succombant ne put gagner le bord.
L’Anier l’embrassoit, dans l’attente
D’une prompte & certaine mort.
Quelqu’un vint au secours : qui ce fut, il n’importe.
C’est assez qu’on ait vû par-là, qu’il ne faut point
Agir chacun de même forte.
J’en voulois venir à ce point

L'ANE CHARGÉ D'EPONGES, ET L'ANE CHARGÉ DE SEL. Fable XXXII.

J.B. Oudry inv.

Gravé à l'eau forte par C. Cochin, Fermin au burin par P. Chenu

L’ANE CHARG D’EPONGE, ET L’ANE CHARGÉ DE SEL.
Fable XXXII.

FABLE XI.

LE LION ET LE RAT.

Il faut, autant qu’on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d’un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d’un Lion,
Un Rat sortit de terre, assez à l’étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu’il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu’un auroit-il jamais cru,
Qu’un Lion d’un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu’au sortir des forêts,
Ce Lion fut pris dans des rêts,
Dont ses rugissemens ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents,
Qu’une maille rongée emporta tout l’ouvrage.

Patience & longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

LE LION ET LE RAT. Fable XXXIII.

FABLE XII.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

L’autre exemple est tiré d’animaux plus petits.
Le long d’un clair ruisseau bûvoit une Colombe :
Quand sur l’eau se penchant une Fourmis y tombe.
Et dans cet océan l’on eût vû la Fourmis
S’efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussi-tôt usa de charité.
Un brin d’herbe dans l’eau, par elle étant jetté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle se sauve ; & là-dessus
Passe un certain croquant qui marchoit les pieds nuds :
Ce croquant, par hazard, avoit une arbalête.
Dès qu’il voit l’Oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, & déja lui fait fête.
Tandis qu’à le tuer mon villageois s’apprête,
La Fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête.
La Colombe l’entend, part, & tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s’envole.
Point de pigeon pour une obole.

LA COLOMBE ET LA FOURMI. Fable. XXXIV.

FABLE XIII.

L’ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS.

Un Astrologue un jour se laissa cheoir
Au fond d’un puits. On lui dit : pauvre bête,
Tandis qu’à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plûpart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d’entendre dire,
Qu’au livre du destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu’Homere & les siens ont chanté,
Qu’est-ce, que le hazard parmi l’antiquité,
Et parmi nous la Providence ?
Or du hazard il n’est point de science :
S’il en étoit, on auroit tort
De l’appeller hazard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, & rien qu’avec dessein,
Qui les sçait que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
A quelle utilité ? Pour exercer l’esprit
De ceux qui de la sphère & du globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables ?

Et causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?

C'est erreur, ou plutôt, c'est crime de le croire.
Le Firmament se meut, les Astres font leur cours,
Le Soleil nous luit tous les jours :
Tous les jours sa clarté succede à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire & d'éclairer,
D'amener les saisons, de meurir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers,
Ce train toujours égal dont marche l'univers ?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe.
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps,
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimeres,
Cependant qu'ils font en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

L’ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS. Fable XXXV.

FABLE XIV.

LE LIÉVRE ET LES GRENOUILLES.

Un Liévre en son gîte songeoit ;
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)
Dans un profond ennui ce Liévre se plongeoit :
Cet animal est triste, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux,
Sont, disoit-il, bien malheureux !
Ils ne sçauroient manger morceau qui leur profite :
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je croi même qu'en bonne foi,
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre Liévre ;
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fiévre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matiére,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa taniére.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! Je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?

Comment, des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre ?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,

Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

LE LIÉVRE ET LES GRENOUILLES. Fable XXXVI.

FABLE XV.

LE COQ ET LE RENARD.

Sur la branche d’un arbre étoit en sentinelle
Un vieux Coq adroit & matois.
Frere, dit un Renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l’annoncer ; descens que je t’embrasse.
Ne me retarde point, de grâce :
Je dois faire aujourd’hui vingt postes sans manquer.
Les tiens & toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires ;
Nous vous y servirons en freres.
Faites-en les feux dès ce soir ;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d’amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix.
Et ce m’est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers
Qui, je m’assure, sont couriers,
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vîte, & seront dans un moment à nous.
Je descens, nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l’affaire
Une autre fois. Le galant aussi-tôt
Tire ses grégues, gagne au haut,

Mal-content de son stratagême.
Et notre vieux Coq, en soi-même,
Se mit à rire de sa peur :

Car c’est double plaisir de tromper le trompeur.

LE COQ ET LE RENARD. Fable XXXVII.

FABLE XVI.

LE CORBEAU VOULANT IMITER L’AIGLE.

L’Oiseau de Jupiter enlevant un mouton ;
Un Corbeau témoin de l’affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l’heure autant faire.
Il tourne à l’entour du troupeau,
Marque, entre cent moutons, le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice.
On l’avoit réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disoit, en le couvrant des yeux,
Je ne sçai qui fut ta nourrice ;
Mais ton corps me paroît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture.
Sur l’animal bêlant, à ces mots il s’abat.
La moutoniére créature
Pesoit plus qu’un fromage ; outre que sa toison
Étoit d’une épaisseur extrême,
Et mêlée, à peu près, de la même façon
Que la barbe de Polyphême.
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le Berger vient, le prend, l’encage bien & beau,
Le donne à ses enfans pour servir d’amusette.

Il faut se mesurer, la conséquence est nette.
Mal prend aux volereaux, de faire les voleurs.
L’exemple est un dangereux leure.
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs :
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

LE CORBEAU VOULANT IMITER L’AIGLE. Fable XXXVIII.

FABLE XVII.

LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.

Le Paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n’est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m’avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu’un Rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu’éclatans,
Est lui seul l’honneur du printemps.
Junon répondit en colere :
Oiseau jaloux, & qui devrois te taire,
Est-ce à toi d’envier la voix du Rossignol,
Toi, que l’on voit porter à l’entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies,
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, & qui semble à nos yeux
La boutique d’un Lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n’a pas toutes propriétés ;
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur & la force en partage ;
Le Faucon est léger, l’Aigle plein de courage ;
Le Corbeau sert pour le présage,
La Corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contens de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,
Je t’ôterai ton plumage.

LE PAON SE PLAIGNAT À JUNON. Fable XXXIX.

FABLE XVIII.

LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.

Un Homme chérissoit éperdument sa Chatte,
Il la trouvoit mignonne, & belle, & délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet Homme donc, par prieres, par larmes,
Par sortiléges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du Destin,
Que sa Chatte, en un beau matin,
Devient Femme ; & le matin même,
Maître sot en fait fa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte :
/
Il n'y trouve plus rien de Chatte ;
Et poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit Femme en tout & par tout.
Lorsque quelques Souris qui rongeoient de la natte,
Troublerent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussi-tôt la Femme est sur pieds :
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir ; Femme d'être en posture.
Pour cette fois, elle accourut à point :
Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce,

Tant le naturel a de force.

Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l’étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer ;
Quelque chose qu’on puisse faire,
On ne sçauroit le réformer.
Coups de fourches, ni d’étriviéres
Ne lui font changer de maniéres ;
Et fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n’en serez les maîtres.
Qu’on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

LA CHATE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME. Fable XL.

FABLE XIX.

LE LION ET L’ÂNE CHASSANS.

Le Roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer. Il célébroit sa fête.
Le gibier du Lion ce ne sont point moineaux,
Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs bons 8c beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministere
De l’Ane, à la voix de Stentor.
L’Ane à messer Lion fit office de cor.
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu’à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n’étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix ;
L’air en retentissoit d’un bruit épouvantable.
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois ;
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le Lion.
N’ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l’Ane, en se donnant tout l’honneur de la chasse.
Oui, reprit le Lion, c’est bravement crié.
Si je ne connoissois ta personne & ta race,
J’en serois moi-même effrayé.
L’Ane, s’il eût osé, se fût mis en colere,
Encor qu’on le raillât avec juste raison :
Car qui pourroit souffrir un Ane fanfaron ?
Ce n’est pas là leur caractere.

LE LION ET L'ÂNE CHASSANT. Fable XLI.

FABLE XX.

TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPÉ.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Gréce :
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'Aréopage. En voici, pour essai,
Une histoire des plus gentilles ;
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse, une coquette,
La troisiéme avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les loix municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mere tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part.
Le pere mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit ; on tâche d'entendre
La volonté du testateur ;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussi-tôt que chacune sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mere ?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le pere ?
L'affaire est consultée ; & tous les Avocats,
Après avoir tourné le cas

En cent & cent mille manieres,

Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus ;
Et conseillent aux héritieres
De partager le bien, sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le Conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers payable à volonté,
Si mieux n'aime la mere en créer une rente
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie,
Les esclaves de bouche ; & pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie.
Dans un autre, celui de la coquetterie ;
La maison de la ville, & les meubles exquis,
Les eunuques & les coësseuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troisiéme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire,
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi, chacune prit son inclination,
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva
Le partage & le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du temps & des peines,

Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui !
Comment ! Ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré,

Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d’agréable :
A la coquette l’attirail
Qui suit les personnes buveuses :
La biberonne eut le bétail :
La ménagere eut les coëffeuses.
Tel fut l’avis du Phrygien,
Alléguant qu’il n’étoit moyen
Plus sûr, pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien :
Qu’elles se mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l’argent :
Pairoient leur mere tout comptant ;
Ne posséderoient plus les effets de leur pere,
Ce que disoit le testament.
Le peuple s’étonna comme il se pouvoit faire
Qu’un homme seul eut plus de sens,
Qu’une multitude de gens.

Fin du second Livre.

TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ESOPE. Fable XLII.

FABLES CHOISIES.

LIVRE TROISIEME.

FABLE I.

LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE,

A. M. D. M.

L'invention des Arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan, Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls & sans témoins ;
(Comme ils se confioient leurs pensers & leurs soins)
Racan commence ainsi : dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez sçavoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déja passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.

VOUS connoissez mon bien, mon talent, ma naissance.
Dois-je dans la province établir mon séjour ?
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes :
La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses alarmes.

Si je suivois mon goût, je sçaurois où buter ;
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lû dans quelque endroit, qu'un Meûnier & son fils
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
Afin qu'il fut plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
Puis cet homme & son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre !
Le premier qui le vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meûnier, à ces mots, connoît son ignorance.
Il met sur pieds sa bête, & la fait détaler.
L'Ane qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meûnier n'en a cure.
Il fait monter son fils, il fuit ; & d'avanture
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put :
Oh là, oh, descendez que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise.
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit : c'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Évêque assis,
Fait le veau sur son Ane, & pense être bien sage.
Il n'est, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge.
Passez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,

L'homme crut avoir tort, & mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisiéme troupe
Trouve encore à gloser. Lun dit : ces gens sont fous,

Le Baudet n’en peut plus, il mourra sous leurs coups ;
Hé quoi, charger ainsi cette pauvre Bourique !
N’ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu’à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbieu, dit le Meûnier, est bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & son pere.
Essayons toutefois, si par quelque maniére
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux ;
L’Ane, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit : est-ce la mode
Que Baudet aille à l’aise, & Meûnier s’incommode ?
Qui de l’Ane, ou du maître, est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, & conservent leur Ane :
Nicolas, au rebours : car quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, & la chanson le dit.
Beau trio de Baudets ! le Meûnier repartit,
Je suis Ane, il est vrai, j’en conviens, je l’avoue :
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu’on dise quelque chose, ou qu’on ne dise rien,
J’en veux faire à ma tête. Il le fit, & fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l’Amour, ou le Prince ;
Allez, venez, courrez, demeurez en province,
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n’en doutez nullement.

LE MEÛNIER, SON FILS, ET L'ÂNE A. M. D. M. Fable XLIII.

J.B. Oudry inv.

C.N. Cochin p. aqua forti, N. Dupuis caelo, sculpserunt.

LE MEÛNIER, SON FILS, ET L'ÂNE A. M. D. M. Fable XLIII.
2e planche

LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A.M.D.M. Fable XLIII. 3.e *planche.*

J.B. Oudry inv.

J.J. Flipart Sculp.

LE MEÛNIER, SON FILS, ET L'ÂNE A. M. D. M. Fable XLIII.
3^{e} *planche.*

LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A.M.D.M. Fable XLIII. 4.e *planche.*

J.B. Oudry inv. *P.F. Martenasie sculp.*

LE MEÛNIER, SON FILS, ET L'ÂNE A. M. D. M. Fable XLIII.
4^{e} *planche.*

LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ANE. A. M. D. M. Fable XLIII. 5.e *planche*.

J.B. Oudry inv. *Laur. Cars sculp.*

LE MEÛNIER, SON FILS, ET L'ÂNE A. M. D. M. Fable XLIII.
5^{e} *planche.*

FABLE II.

LES MEMBRES ET L’ESTOMAC.

Je devois par la Royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d’un certain côté,
Messer Gaster en est l’image.
S’il a quelque besoin, tout le corps s’en restent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d’eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l’exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu’il vécût d’air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme :
Et pour qui ? pour lui seul : nous n’en profitons pas ;
Notre soin n’aboutit qu’à fournir ses repas.
Chommons, c’est un métier qu’il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d’agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu’il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur :
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur :
Chaque membre en souffrit : les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu’ils croyoient oisif & paresseux,
A l’intérêt commun contribuoit plus qu’eux.
Ceci peut s’appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne ; & la chose est égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
Tout tire d’elle l’aliment.
Elle fait subsister l’artisan de ses peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,

Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient feule tout l’Etat.

Menenius le sçut bien dire :
La Commune s’alloit séparer du Sénat.
Les mécontens disoient qu’il avoit tout l’Empire,
Le pouvoir, les trésors, l’honneur, la dignité :
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté ;
Les tributs, les impots, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja posté.
La plûpart s’en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu’ils étoient aux membres semblables ;
Et par cet Apologue insigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.

LES MEMBRES ET L’ESTOMAC. Fable XLIV.

FABLE III.

LE LOUP DEVENU BERGER.

Un Loup qui commençoit d’avoir petite part
Aux Brebis de son voisinage,
Crut qu’il falloit s’aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s’habille en Berger, endosse un hoqueton.
Fait sa houlette d’un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu’au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau,
C’est moi qui suis Guillot, Berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur fa houlette,
Guillot le Sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l’herbette,
Dormoit alors profondément.
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.
La plûpart des Brebis dormoient pareillement.
L’hypocrite les laissa faire ;
Et pour pouvoir mener vers son fort les Brebis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits,
Chose qu’il croyoit nécessaire ;
Mais cela gâta son affaire.
Il ne put du Pasteur contrefaire la voix :
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystere.
Chacun se réveille à ce son,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,

Ne put ni fuir, ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est Loup, agisse en Loup :
C’est le plus certain de beaucoup.

LE LOUP DEVENU BERGER. Fable XLV.

FABLE IV.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.

Les Grenouilles se lassant
De l’état Démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique.
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte & fort peureuse,
S alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-temps regarder au visage
Celui quelles croyoient être un géant nouveau.
Or c’étoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiére,
Qui de le voir s’avanturant,
Osa bien quitter sa taniére.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilliére ;
Et leur troupe à la fin se rendit familiére
Jusqu’à sauter sur l’épaule du Roi.
Le bon Sire le souffre, & se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir :
Et Grenouilles de se plaindre ;

Et Jupin de leur dire : & quoi, votre desir
A ses loix croit-il nous astraindre ?
Vous avez dû premiérement
Garder votre Gouvernement :
Mais ne l’ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier Roi fut débonnaire & doux.
De celui-ci contentez-vous,
De peur d’en rencontrer un pire.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROY. Fable XLVI.

J.B. Oudry inv.

P.Q. Chedel sculp.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROY. Fable XLVI.

FABLE V.

LE RENARD ET LE BOUC.

Capitaine Renard alloit de compagnie
Avec son ami Bouc, des plus haut encornez.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez ;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
La, chacun d'eux se désaltere.
Apres qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : que ferons-nous, compere ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes aussi :
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premiérement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; & je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'êut, dit-il, donné par excellence,
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légere,
Descendu dans ce puits. Or adieu, j'en luis hors ;
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts :

Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

LE RENARD ET LE BOUC. Fable XLVII.

FABLE VI.

L’AIGLE, LA LAYE, ET LA CHATTE.

L’Aigle avoit ses petits au haut d’un arbre creux ;
La Laye au pied, la Chatte entre les deux :
Et fans s’incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nourrissons faisoient leur tripotage.
La Chatte détruisit, par sa fourbe, l’accord.
Elle grimpa chez l’Aigle, & lui dit : notre mort
(Au moins de nos enfans, car c’est tout un aux meres)
Ne tardera possible guéres.
Voyez-vous à nos pieds fouïr incessamment
Cette maudite Laye, & creuser une mine ?
C’est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine.
L’arbre tombant, ils seront dévorés :
Qu’ils s’en tiennent pour assurés.
S’il m’en restoit un seul, j’adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu’elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l’endroit
Où la Laye étoit en gésine.
Ma bonne amie & ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L’Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits ;
Obligez-moi de n’en rien dire ;
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l’effroi,
La Chatte en son trou se retire.
L’Aigle n’ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits ; la Laye encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
Ce doit être celui d’éviter la famine.

A demeurer chez soi, lune & l’autre s’obstine,

Pour secourir les siens dedans l’occasion :
L’Oiseau royal, en cas de mine ;
La Laye, en cas d’irruption.
La faim détruisit tout : il ne resta, personne
De la gent Marcassine, & de la gent Aiglonne,
Qui n’allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les Chats.

Que ne sçait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse ?
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu’à meilleur droit tout l’Univers abhorre,
C’est la fourbe, à mon avis.

L’AIGLE, LA LAYE, ET LA CHATE. Fable XLVIII.

FABLE VII.

L’IVROGNE ET SA FEMME.

Chacun a son défaut ou toujours il revient :
Honte ni peur n’y remédie.
Sur ce propos, d’un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n’appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit & sa bourse.
Telles gens n’ont pas fait la moitié de leur course,
Qu’ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d’une bouteille,
Sa femme l’enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir. A son réveil il treuve
L’attirail de la mort à l’entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh ! dit-il, qu’est-ceci ? ma femme est-elle veuve ?
Là-dessus, son épouse, en habit d’Alecton,
Masquée, & de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa biére,
Lui présente un chaudeau propre pour Lucifer.
L’époux alors ne doute en aucune maniére
Qu’il ne soit citoyen d’enfer.
Quelle personne es-tu ? dit-il à ce phantôme.
La célériére du royaume
De Satan, reprit-elle ; & je porte à manger
A ceux qu’enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer,
Tu ne leur portes point à boire ?

L’YVROGNE ET SA FEMME. Fable XLIX.

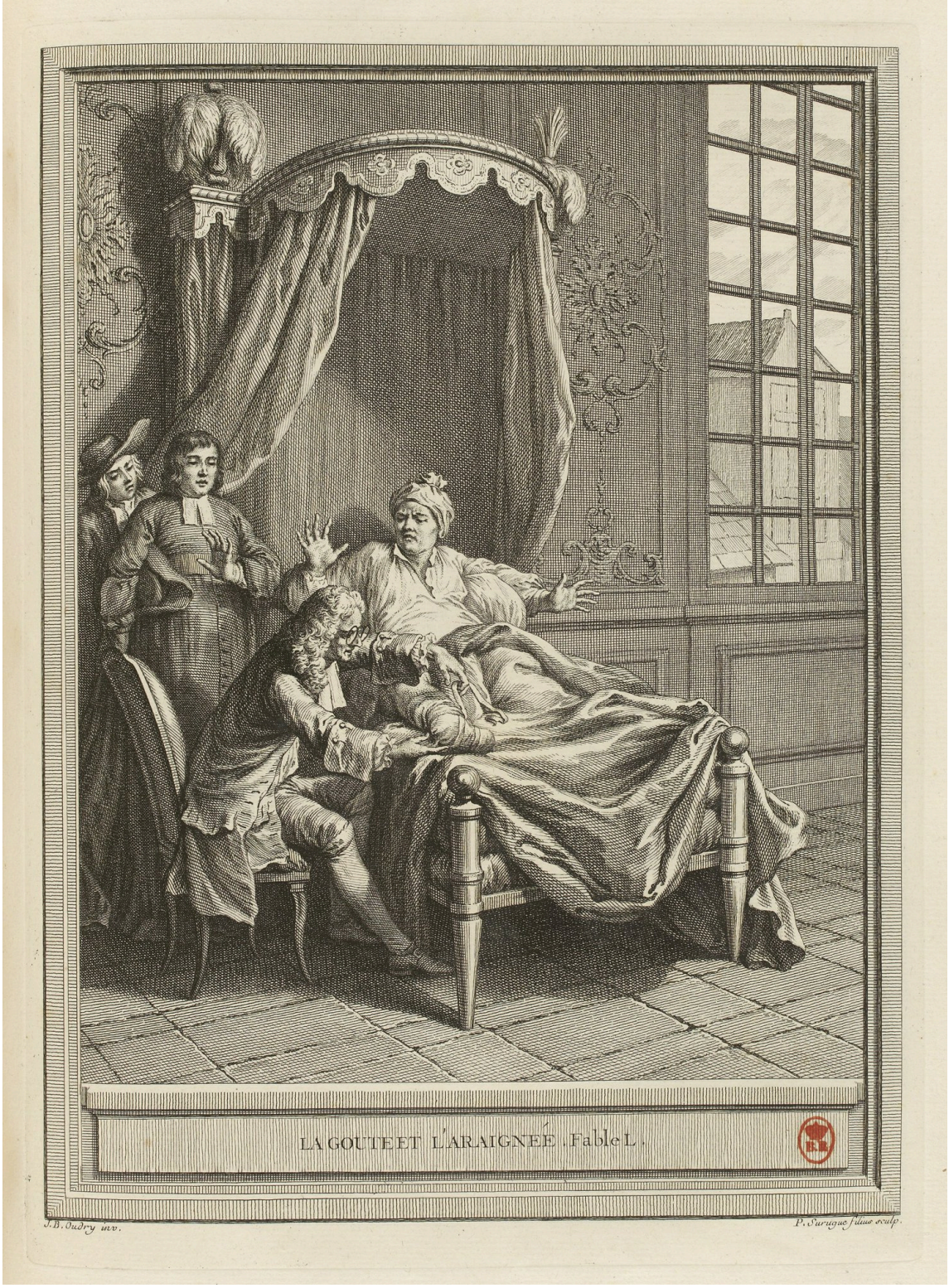
FABLE VIII.

LA GOUTTE ET L’AKAIGNÉE.

Quand l’Enfer eut produit la Goutte & l’Araignée ;
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D’être pour l’humaine lignée
Egalement à redouter.
Or avisons aux lieux qu’il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites ;
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
Je me suis proposé d’en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchettes :
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n’est rien, dit l’Aragne, aux cases qui me plaise.
L’autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés Médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l’autre lot, y plante le piquet,
S’étend avec plaisir sur l’orteil d’un pauvre homme,
Disant : je ne crois pas qu’en ce poste je chomme,
Ni que d’en déloger, & faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L’Aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eut fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l’ouvrage.
Autre toile tissue ; autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse Aragne.

Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, hoüer. Goutte bien tracassée

Est, dit-on, à demi pensée.
Oh ! je ne sçaurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un Prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sçait. Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très-sagement de changer de logis.



LA GOUTE ET L'ARAIGNER. Fable L.

LA GOUTE ET L'ARAIGNER. Fable L. 2e *Planche*

FABLE IX.

LE LOUP ET LA CICOGNE.

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie,
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu’il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une Cicogne.
Il lui fait signe, elle accourt.
Voilà l’Opératrice aussi-tôt en besogne.
Elle retira l’os : puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ? dit le Loup,
Vous riez, ma bonne commere.
Quoi ! ce n’est pas encor beaucoup
D’avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez, vous êtes une ingrate
Ne tombez jamais sous ma patte.

LE LOUP ET LA CICOGNE. Fable LI.

FABLE X.

LE LION ABATTU PAR L’HOMME,

On exposoit une peinture,
Où l’artisan avoit tracé
Un Lion d’immense stature,
Par un seul homme terrassé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu’en effet
On vous donne ici la victoire ;
Mais l’ouvrier vous a déçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confreres sçavoient peindre.

LE LION ABATTU PAR L’HOMME. Fable LII.

FABLE XI.

LE RENARD ET LES RAISINS,

Certain Renard Gascon, d’autres disent Normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d’une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d’une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n’y pouvoit atteindre ;
Ils sont trop verds, dit-il, & bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

LE RENARD ET LES RAISINS. Fable LIII.

FABLE XII.

LE CYGNE ET LE CUISINIER.

Dans une ménagerie
De volatiles remplie,
Vivoient le Cygne & l'Oison :
Celui-là destiné pour les regards du Maître,
Celui-ci pour son goût : l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin, l'autre de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,
Tantôt on les eût vûs côte à côte nâger,
Tantôt courir sur l'onde, & tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuisinier, ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oison le Cygne, & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.
Le Cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi ! Je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe !
Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

LE CIGNE ET LE CUISINIER. Fable LIV.

FABLE XIII.

LES LOUPS ET LES BREBIS.

Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C’étoit apparemment le bien des deux partis :
Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers, de leur peau, se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d’autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir, qu’en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages,
Les Loups, leurs Louveteaux, & les Brebis, leurs Chiens.
L’échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par des Commissaires,
Au bout de quelque temps que meilleurs les Louvats
Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les Bergers n’étoient pas ;
Étranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrétement.
Les Chiens qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut si tôt fait qu’à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n’en échappa.

Nous pouvons conclure de là,
Qu’il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de foi,
J’en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans soi ?

LES LOUPS ET LES BREBIS. Fable LV.

LES LOUPS ET LES BREBIS. Fable LV. 2^{e} *Planche.*

FABLE XIV.

LE LION DEVENU VIEUX.

Le Lion, terreur des forêts,
Chargé d’ans, & pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le Cheval s’approchant, lui donne un coup de pied,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languissant, triste & morne,
Peut à peine rugir, par l’âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l’Ane même à son antre accourir,
Ah ! c’est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir ;
Mais c’est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

LE LION DEVENU VIEUX. Fable LVI.

FABLE XV.

PHILOMÉLE ET PROGNÉ.

Autrefois Progné l’Hirondelle
De sa demeure s’écarta ;
Et, loin des villes, s’emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philoméle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l’on ne vous a vûe :
Je ne me souviens point que vous soyez venue
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
Ah ! reprit Philoméle, en est-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Et quoi, cette musique,
Pour ne chanter qu’aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique ?
Le désert est-il fait pour des talens si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Terée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c’est le souvenir d’un si cruel outrage,
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m’en souvient bien davantage.

PHILOMELE ET PROGNÉ. Fable LVII.

FABLE XVI.

LA FEMME NOYÉE.

Je ne suis pas de ceux qui disent : ce n’est rien,
C’est une femme qui se noie.
Je dis que c’est beaucoup ; & ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu’il fait notre joie.
Ce que j’avance ici, n’est point hors de propos,
Puisqu’il s’agit, en cette Fable,
D’une Femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son Epoux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre en cette aventure
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve, auteur de sa disgrace,
Des gens se promenoient, ignorant l’accident.
Ce mari donc leur demandant
S’ils n’avoient de sa femme aperçu nulle trace ;
Nulle, reprit l’un d’eux ; mais cherchez-la plus bas
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit : non, ne le suivez pas,
Rebroussez plutôt en arriere.
Quelle que soit la pente & l’inclination
Dont l’eau par sa course l’emporte,
L’esprit de contradiction
L’aura fait floter d’autre sorte.
Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l’humeur contredisante,
Je ne sçai s’il avoit raison ;
Mais que cette humeur soit, ou non.
Le défaut du sexe & sa pente ;

Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,

Et jusqu’au bout contredira,
Et, s’il peut, encor par-delà.

LA FEMME NOYÉE. Fable LVIII

FABLE XVII.

LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER.

Damoiselle Belette, au corps long & fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La Galante fit chere lie,
Mangea, rongea : Dieu sçait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion.
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue, & rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou ;
Ne peut plus repasser, & croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise :
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un Rat qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir :
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER. Fable LIX.

FABLE X V I I I.

LE CHAT ET UN VIEUX RAT.

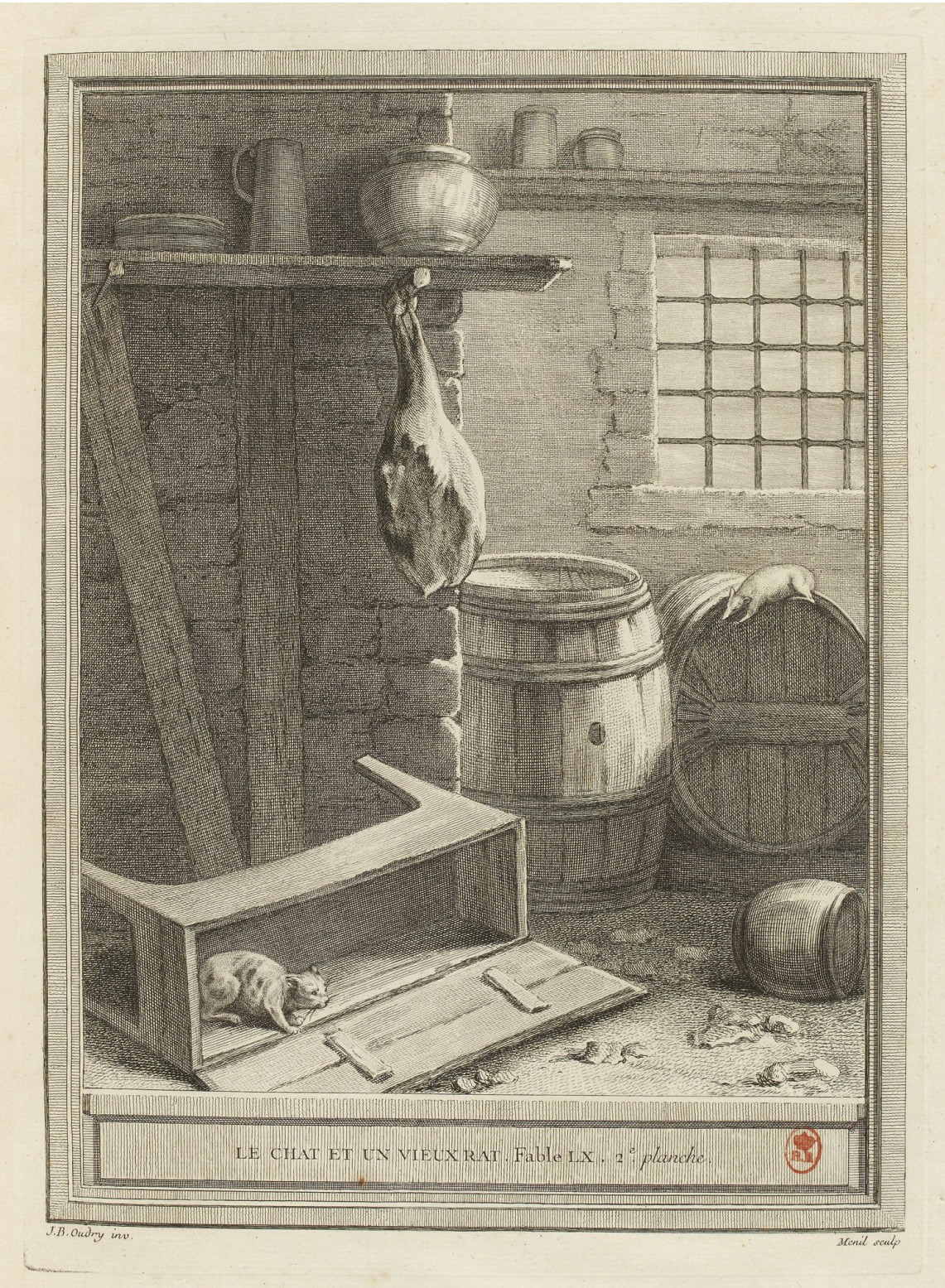
J’ai lû, chez un conteur de fables,
Qu’un second Rodilard, l’Alexandre des chats,
L’Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables.
J’ai lû, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu’on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricieres,
N’étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres
Les souris étoient prisonnieres,
Quelles n’osoient sortir, qu’il avoit beau chercher ;
Le galant fait le mort, & du haut d’un plancher
Se pend la tête en bas. La bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la pate.
Le peuple des souris croit que c’est châtiment,
Qu’il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu’un, causé quelque dommage ;
Enfin, qu’on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l’air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats ;
Puis, ressortant, font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu ressuscite ; & sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.

Nous en sçavons plus d’un, dit-il, en les gobant :
C’est tour de vieille guerre ; & vos cavernes creuses

Ne vous sauveront pas, je vous en avertis ;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai. Notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe & les affine,
Blanchit sa robe, & s'enfarine ;
Et, de la forte déguisé,
Se niche & se blotit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé.
La gent trote-menu s'en vient chercher sa perte :
Un sans plus, s'abstient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il sçavoit plus d'un tour ;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au Général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine ;
Car quand tu serois sac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui ; j'approuve la prudence :
Il étoit expérimenté,
Et sçavoit que la méfiance
Est mere de la sûreté.

Fin du troisième Livre & du premier Volume.

LE CHAT ET UN VIEUX RAT. Fable LX.



LE CHAT ET UN VIEUX RAT. Fable LX. 2e *planche*

lien vers http://www.bnf.fr

lien vers http://gallica.bnf.fr

Fables choisies mises en vers / , par J. de La Fontaine [avec la Vie de La Fontaine, par M. de Montenault]

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1049428h

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d’un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses

partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s’enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd’hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d’abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l’ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L’état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l’étape d’OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N’hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l’adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d’utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d’œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s’inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L’utilisateur s’engage à respecter les présentes conditions d’utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d’une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d’un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Elle est divisée en. quatre volumes, contenant chacun trois Livres des Fables & les Estampes qui y répondent. Elles sont au nombre de *276,* & ce premier volume en contient 71.

2 Censeur Royal, & Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Rupture.

3 De l'Académie Royale de Peinture & Sculpture, & Directeur, quant aux desseins, de la Manufacture Royale de porcelaine de Vincennes.

4 Telles sont parmi les sources que j'ai consultées, l'Histoire de l'Académie par M. Pelisson. Continuation de la même Histoire par M. l'Abbé d'Olivet. Les Hommes Illustres du P. Niceron. Ceux de M. Perrault. Vie de La Fontaine par Lokman, en Anglois, imprimée à Londres, *in-8^{o}.* en M. DCC. XLIV. Œuvres de S. Evremont. Mélanges de Littérature par Vigneul Marvile. Mémoires Air la Vie de J. Racine. Œuvres diverses de La Fontaine, à la Haye 1729. Lettres de Mad. de Sevigné. Mémoires de Littérature par le P. Desmolets. Vie de La Fontaine par M. Freron. Dictionnaire de Morery. Histoire du Siecle de Louis XIV. par M. de Voltaire. Dictionnaire critique historique pour servir de continuation à Bayle. Commentaires & remarques sur Boileau par Brossette. Bibliotheque de Cour. Histoire Littéraire du Regne de Louis XIV. par M. l'Abbé Lambert, & c.

5 J'emploie ici l'expression dont le servit M.l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoise, lorsque de de reconnoissance, qu'en ayant lui-même composé une, très-succinte à la vérité, dont je me suis aidé, son jugement justifie la hardiesse & la nécessité de mon entreprise.

6 C'est alors quil eût pû s'appliquer la surprise de Perse :

Nec fonte labra prolui caballino :
Nec in bicipiti Somniasse Parnasso
Memini, ut repente sic Poëta prodirem.

Pers, prolog. vers 1. 2. 3.

7 On a de lui une traduction des Épitres de Séneque, imprimée à Paris en 1681, que La Fontaine eut soin de donner au Public après sa mort.

8 M. l'Abbé d'Olivet. Voyez l'Histoire de l'Académie, Tome 2. Edit. 1743. p. 314. & c.

9 M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés sur la vie de son Pere, imprimés à *Lausanne* & à *Geneve* en 1747, p. 258, 259, 260, raconte ce fait à peu près de la même maniere : mais il ajoute qu'après ce combat, comme Poignan protestoit de ne plus remettre les pieds chez lui, puisque cela avoit pû lui donner quelque inquiétude, La Fontaine lui repartit en lui serrant la main *au contraire, faisait ce que le Public voulait ; maintenant je veux que tu vienne chez moi tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi.*

10 La Fontaine en tenoit compte à M. Fouquet, par une autre pension de vers qu'il lui payoit exactement par quartier. C'est en se préparant à cette sorte de payement qu'il dit dans une épitre à un de ses amis :

Pâques, jour saint, veut autre poësie ;
J'envoirai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque Sonnet plein de dévotion.
Ce terme là, pourroit être le pire,
On me voit peu fur tels sujets écrire,

11 Elle aimoit la Poësie & la Philosophie, mais sans ostentation. C'est pour elle que Bernier, qui demeuroit chez elle, fit l'abrégé de Gassendi.

12 Il faisoit ordinairement ce voyage tous les ans vers le mois de Septembre, accompagné de Boileau, Racine, Chapelle, ou de quelques autres amis.

13 Dans ses Mélanges de Littérature. T. 2, p. 354.

14 C'étoit chez M. Laugeois d'imbercourt, Fermier général, où M. Freron prétend qu'il *sit, si bonne chère avec si peu de dépense d'esprit.* M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donné sur la vie de son pere, dit que c'étoit chez M. le Verrier. Voyez le Tome premier de ce Livre. page 257.

15 M. de Valincourt remarque qu'il avoir l'esprit porte a la raillerie, & même a une raillerie amère. Voyez les Mémoires sur la vie de Jean Racine, pages 192, 193, 194, & c, T.I.

16 Mort en 1722. De ce fils sont issus un garçon & trois filles, qui sont encore existans.

17 Ce n'est pas dans une position semblable qu'Horace eut dit :

..... *hæc ego mecum*

Compressis agito labris. Ubi quid datur où,
Illudo chartis.....
Horat. Sat. IV. v. 137, & c.

18 Voyez une Lettre de lui à M. de Bonrepaux, du 31 Août 1687, insérée parmi les oeuvres de Saint-Evremont.

19 Il avoit alors 63 ans.

20 Lorsque La Fontaine témoigna souhaiter d'être admis â l'Académie Françoise, *il écrivit*, dit M. Perrault, *une lettre à un Prélat de la Compagnie, ou il marquoit & le déplaisir de s'être laissé aller à une telle licence, & la résolution ou il étoit de ne plus composer rien de semblable.*

21 Il étoit chargé dès ce temps-là par Louis XIV. d'écrire son histoire, conjointement avec Racine ; & Despreaux étoit alors à la fuite de ce Prince, pour être témoin oculaire de ses expéditions. M. de Valincourt succéda à Racine, & fut associé à Despreaux, après la mort duquel il resta seul chargé de cet ouvrage.

22 Voyez l'Histoire de l'Académie par M. Pelisson, où les particularités & les causes de cette exclusion sont détaillées.

23 Parmi plusieurs distractions, on rapporte qu'il portoit depuis deux jours un habit neuf, sans s'en être aperçu ; lorsqu'un de ses amis qu'il rencontra dans la rue, vint lui causer une grande surprise, en lui en faisant son compliment. C'étoit Madame d'Hervard, dont j'aurai occasion de parler dans la fuite, qui, à l'insçu de La Fontaine, avoit sait mettre cet habit dans sa chambre a la place de celui qu'il portoit ordinairement.

Une autre fois, & ce fait est confirmé par une tradition bien constante, il oublia d'avoir été à l'enterrement d'une personne, chez laquelle il arriva pour dîner avec quelques amis qui s'étoient embarqués sous sa conduite. Mais le portier lui ayant dit que son maître étoit mort depuis huit jours ; *ah !* répondit La Fontaine avec étonnement, *je ne croyois pas qu'il y eut Ji long-temps.*

24 Elle étoit arrivée en Angleterre dès l'année 1687 pour voir sa sœur.

25 Elisabeth Montaigu, veuve de M. le Chevalier d'Harvey, mort à Constantinople, où il avoit été envoyé en Ambassade par Charles II. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit & de mérite. C'est elle qui contribua le plus à

faire venir en Angleterre Madame de Mazarin, avec qui elle lia ensuite une amitié très-étroite. Etant allée à Paris en 1683, La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez Milord Montaigu son frere, Ambassadeur d'Angleterre. Elle lui donna alors le sujet de la Fable du *Renard Anglois*, où La Fontaine a fait entrer son éloge, & qu'il lui adressa.

26 L'on prétend qu'alors La Fontaine se mit à apprendre la langue Angloise, & que la sécheresse & l'ennui de cette étude le détournerent d'aller en Angleterre. Mais notre langue y étoit dès ce temps aussi connue qu'aujourd'hui. Saint-Evremont, à portée de l'instruire de ce qui s'y passoit, n'apprit jamais l'Anglois ; & La Fontaine étoit moins capable qu'un autre, d'être arrêté par une précaution aussi superflue.

27 *Amable Poujet. Il* venoit de quitter récemment les bancs de Sorbonne où il avoit pris tous ses grades & le bonnet de Docteur. Il entra depuis dans l'Oratoire. Il composa le Catéchisme de Montpellier, & mourut à Paris en 1723. de

28 Il renonça en même temps au profit qui devoit lui revenir d'une nouvelle édition de ses Contes qu'il avoit retouchée, & qui s'imprimoit alors en Hollande.

29 Quelques-uns crurent alors que La Fontaine étoit mort, ou qu'il ne releveroit point de cette maladie : & ce fut dans ce temps que le Poëte Ligniére répandit dans Paris l'Epigramme suivante.

Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il soit éteint :
Pelisson est mort en impie
Et La Fontaine comme un saint.

Cependant aucun de ces faits n'étoient vrais. Car La Fontaine ne mourut pas ; & de ce que la violence de la maladie avoit surpris Pelisson sans lui donner le temps de recevoir les derniers Sacremens qu'il avoit différé au lendemain, l'on ne pouvoit en inférer qu'il fût mort en impie.

30 C'est par une erreur peu refléchie & mal hazardée, que Lokman, dans son livre des Amours de Psiché & de Cupidon, en Anglois, *in* 8^{o}. 1744. imprimé à Londres, suppose dans une vie qu'il a voulu donner de La Fontaine, qu'après cette maladie, il composa encore quelques piéces trop

libres *de* dans le goût de ses Contes. Il en cite pour preuve l'édition d'un livre intitulé *Ouvrages de Prose & de Poésie, des sieurs de Maucroy & de La Fontaine,* qui parut en 1685 ; époque bien antérieure a la conversion de La Fontaine, & qu'il pouvoit aisément consulter.

31 Femme de M. d'Hervard Conseiller au Parlement, qui conserva la mémoire de La Fontaine avec tant de vénération, qu'il se saisoit un plaisir de montrer dans sa maison, depuis lors l'hôtel d'Armenonville, la chambre où La Fontaine étoit mort, comme on fait remarquer à Rome la maison de Ciceron.

32 C'est ici l'occasion de rapporter une lettre qui fait bien connoître ses dispositions. Il l'écrivit à son ami M. de Maucroy, un mois, avant sa mort.

» Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croyes plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage ; mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voila deux mois que je ne sors point, si ce nest pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit au milieu de la rue... une si grande foiblesse, que je crus véritablement mourir. O ! mon cher, *mourir n'est rien ;* mais songes-tu que *je vais comparoitre devant Dieu* ! Tu sçais comme jai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. « *OEuvres diverses de La Fontaine. T. II. p. 173. édit, de la Haye,* 1729.

33 M. l'Abbé d'Olivet a vû ce cilice entre les mains de M. de Maucroy, qui le gardoit comme un monument précieux de la mémoire de cet illustre ami.

34 C'est ce qu'il ne connoissoit pas, se mettant fort au dessous de Phedre. Mais, comme a dit M. de Fontenelle, *cela ne tiroit point à conséquence & La Fontaine ne le cédoit ainsi à Phedre que par bêtise.* Mot plaisant, expression singuliere, mais qui caractérise d'une maniere aussi fine que juste, l'indifférence d'un génie supérieur qui néglige de rechercher son mérite.

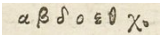
35 

Table des matières

1. Page de titre
2. AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.
3. VIE DE LA FONTAINE.
4. A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.
5. PREFACE.
6. LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN.
7. FABLES CHOISIES.
    1. A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.
8. LIVRE PREMIER.
    1. FABLE I. LA CIGALE ET LA FOURMI.
    2. FABLE II. LE CORBEAU ET LE RENARD.
    3. FABLE III. LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF.
    4. FABLE IV. LES DEUX MULETS,
    5. FABLE V. LE LOUP ET LE CHIEN.
    6. FABLE VI. LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.
    7. FABLE VII. LA BESACE.
    8. FABLE VIII. L'HlRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.
    9. FABLE IX. LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.
    10. FABLE X. LE LOUP ET L'AGNEAU.
    11. FABLE XI. L'HOMME ET SON IMAGE. POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.
    12. FABLE-XII. LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES, ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES,
    13. FABLE XIII. LES VOLEURS ET L'ANE.
    14. FABLE XIV. SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX.
    15. FABLE XV. LA MORT ET LE MALHEUREUX.
    16. FABLE XVI. LA MORT ET LE BUCHERON.

17. FABLE XVII. L'HOMME ENTRE DEUX AGES ET SES DEUX MAÎTRESSES.
18. FABLE XVIII. LE RENARD ET LA CICOGNE.
19. FABLE XIX. L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.
20. FABLE XX. LE COQ ET LA PERLE.
21. FABLE XXI. LES FRÉLONS ET LES MOUCHES A MIEL.
22. FABLE XXII, LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

9. FABLES CHOISIES. LIVRE SECOND.
    1. FABLE I. CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE.
    2. FABLE II. CONSEIL TENU PAR LES RATS.
    3. FABLE III. LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD, PARDEVANT LE SINGE.
    4. FABLE IV. LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE.
    5. FABLE V. LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES.
    6. FABLE VI. L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÉCHE.
    7. FABLE VII. LA LICE ET SA COMPAGNE.
    8. FABLE VIII L'AIGLE ET L'ESCARBOT.
    9. FABLE IX. LE LION ET LE MOUCHERON.
    10. FABLE X. LANE CHARGÉ D'ÉPONGES, ET L'ANE CHARGÉ DE SEL.
    11. FABLE XI. LE LION ET LE RAT.
    12. FABLE XII. LA COLOMBE ET LA FOURMI.
    13. FABLE XIII. L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS.
    14. FABLE XIV. LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES.
    15. FABLE XV. LE COQ ET LE RENARD.
    16. FABLE XVI. LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE.
    17. FABLE XVII. LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.
    18. FABLE XVIII. LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.
    19. FABLE XIX. LE LION ET L'ÂNE CHASSANS.
    20. FABLE XX. TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPÉ.
    21. FABLES CHOISIES. LIVRE TROISIEME.
    22. FABLE I. LE MEUNIER, SON]FILS, ET LANE, A. M. D. M.

23. FABLE II. LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.
24. FABLE III. LE LOUP DEVENU BERGER.
25. FABLE IV. LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.
26. FABLE V. LE RENARD ET LE BOUC.
27. FABLE VI. L'AIGLE, LA LAYE, ET LA CHATTE.
28. FABLE VII. L'IVROGNE ET SA FEMME.
29. FABLE VIII. LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE.
30. FABLE IX. LE LOUP ET LA CICOGNE.
31. FABLE X. LE LION ABATTU PAR L'HOMME.
32. FABLE XI. LE RENARD ET LES RAISINS.
33. FABLE XII. LE CYGNE ET LE CUISINIER.
34. FABLE XIII. LES LOUPS ET LES BREBIS.
35. FABLE XIV. LE LION DEVENU VIEUX.
36. FABLE XV. PHILOMÉLE ET PROGNÉ.
37. FABLE XVI. LA FEMME NOYÉE.
38. FABLE XVII. LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER.
39. FABLE XVIII. LE CHAT ET UN VIEUX RAT.
10. Notes
11. À propos de cette édition numérique